This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

296. a. 33.

296 a 33

Tom. IV. et V.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

REMOND DE S.T MARD

Poetique prise dans ses Sources

TOME CINQUIEME

A AMSTERDAM

Chez PIERRE MORTIER

M.DCC.L.

CINQUIEME VOLUME.*

FLEURON.

ORPHÉE par la douceur de ſes chants attire à lui les Lions, les Ours, les Tigres, les Animaux même les plus féroces ; tant eſt grande la puiſſance de la Muſique.

VIGNETTE.

Dans un coin de la Vignette paroît Callioppe, qui tient à

* Le Frontiſpice du quatrieme & du cinquieme Volume étant le même, on n'en a point copié ici l'Explication.

à la main des guirlandes, & regarde de loin un combat ; de l'autre côté paroît Anacréon couronné de roses, & prenant du vin de la main d'une jeune Nymphe.

SUR

SUR

L'ODE.

VOUS prétexte que vous prétendez que le ſublime tient à l'Ode, vous m'en demandez raiſon. Rien, dites-vous, de ce que vous avez vû à ce ſujet ne vous a contenté. De grands mots ne vous ſuffiſent pas, vous voulez des idées claires : mais croyez-vous qu'il ſoit bien facile de vous en donner. Non, Mon-

ſieur, il n'eſt pas dit parce que nous ſentons une choſe que nous la connoîtrons quand nous voudrons, & nos retours ſur nous-mêmes ne réuſſiſſent pas toûjours. Tel endroit nous frappe, qui doit ſa beauté à une demie-douzaine de choſes qui concourent à la former; comment parvenir à les démêler, & ſi l'on en eſt venu à bout le moyen d'évaluer & de fixer la part que chacune de ces choſes peut avoir à la beauté dont on eſt charmé.

Encore autre embarras. Vous avez attrappé la ſource d'un agrément: il s'en préſente un dans votre chemin, qui, à une nuance près, eſt de la même eſpece. Vous croyez n'avoir qu'à appliquer votre principe;

cipe; vous êtes tout étonné qu'il ne va plus, il faut recourir à un autre, l'unir à celui que vous aviez déjà, parce que votre beauté coule de l'union de ces deux principes.

Tel est le sublime. Il dérive d'un endroit, souvent de deux, quelquefois de trois; tantôt il est dans les images, tantôt, & c'est-là son plus beau, il est dans les tours; d'autres fois il doit à l'orgueil, ou tout, ou une partie de ce qu'il est. Or je vous prie, comment démêler des ressorts si délicats qu'ils en deviennent imperceptibles? Nous sentons bien, à la vérité, l'action de ces ressorts, mais la difficulté n'est pas de les sentir, il s'agit de

les voir, de trouver ce qu'ils ont de particulier, de débrouiller leur jeu général; & ce qu'il y a de triste, c'est que même avec de bons yeux, on court risque de ne pas voir bien nettement les choses, & de rendre en conséquence un compte brouillé de ce qu'on a vû. Mais je vous l'ai promis, & dussai-je me déshonorer, il faut vous tenir parole. Voici donc deux ou trois exemples d'une espece de Sublime, que pour ranger vos idées & les miennes j'appellerai Sublime des images. Homere en parlant de Neptune dit en je ne sais quel endroit de l'Iliade:

Neptune ainsi marchant dans ces vastes campagnes,
Fait trembler sous ses piés & forêts & montagnes.

Ne voilà-t-il pas une belle image : mais où Homere eſt encore admirable, c'eſt au vingtieme Livre de l'Iliade, où en peignant le combat des Dieux, il dit ;

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie ;
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux ſéjour,
D'un coup de ſon Trident ne faſſe entrer le jour ;
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne faſſe voir du ſtix la rive déſolée,
Ne découvre aux vivans cet Empire odieux,
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Que ne nous fait point voir ici Homere. Le Roi des enfers, qui effrayé ſort de ſon trône. La terre ébranlée d'un coup de Trident. La rive du ſtix tremblante & déſolée. Que de grands objets, Monſieur,

pour des cerveaux auſſi petits que les nôtres, & n'eſt-il pas dans l'ordre que nous frémiſſions à la vûe d'un pareil ſpectacle : nous qui toûjours enfans, ſommes ſûrement émerveillés, toutes les fois qu'on réveille en nous le ſentiment d'une certaine puiſſance où nous ne ſaurions atteindre.

Homere toûjours grand dans ſes images en étale encore une bien magnifique. Thetis dans l'Iliade va prier Jupiter de venger ſon fils de l'outrage qui lui a été fait par Agamemnon ; touché des plaintes de la Déeſſe, Jupiter lui répond : ne vous inquiétez point belle Thetis, je comblerai votre fils de gloire, & pour vous en aſſûrer je vais faire

faire un ſigne de tête, & ce ſigne ſera le gage de la foi de mes promeſſes.

Il dit : du mouvement de ſa tête immortelle L'Olympe eſt ébranlé.

Ne voilà-t-il pas encore une belle image ; pour moi, Monſieur, je la trouve bien propre à exciter notre admiration : car tout ce qui excede nos forces, tout ce qui paſſe notre pouvoir, tout ce qui tient par quelque coin au merveilleux, la réveille : ce que je trouve encore de ſingulier aux grandes images, c'eſt qu'au lieu de nous appetiſſer ce qu'elles devroient faire par leur grandeur, elles nous élevent, & il faut qu'au milieu de

notre baſſeſſe nous nouriſſions tous un fond de grandeur, & même de bouffiſſure, qui ſoit groſſi par les images toutes les fois qu'elles portent un certain air de grandeur, dont nous ne manquons jamais d'être frappés.

Vous n'aurez plus rien, Monſieur, ſur le ſublime des images. Il eſt tems de vous mener à une autre eſpece de ſublime qu'on appelle Sublime en trait: en voici un exemple, & je le prendrai encore dans Homere. Une épaiſſe obſcurité avoit couvert tout-à-coup l'armée des Grecs, & il n'y avoit pas moyen qu'enveloppés ainſi de ténebres ils puſſent combattre: un des plus courageux des Grecs, Ajax

Ajax qui mouroit d'envie de ſe battre, ne ſachant plus que devenir, s'écrie en s'adreſſant au Soleil :

Grand Dieu, rend nous le jour & combat contre nous.

Je ne ſais ce que vous penſez, Monſieur, du trait d'Ajax ; pour moi, quoi qu'en ait dit Longin, quoique M. de la Motthe l'ait beaucoup vanté après lui, je ne vois là que du faux ſublime, & le genre humain me paroît bien ſingulier de goûter une penſée ſi gaſcone, & d'être ſi fort charmé de voir ſon Maître appellé en duel par un mortel. Que ceci néantmoins ne vous étonne pas. Nés

tous

tous avec un fond de religion, nous ne laiſſons pas malgré cela d'être un peu impies, & ce fond d'impiété que la Religion endort quelquefois, ſe réveille toûjours chez nous avec plaiſir. * Oui, Monſieur,

---

* Qu'on en diſe tout ce qu'on voudra, la penſée d'Ajax, celle de Lucain, *Victrix cauſa diis placuit, ſed victa Catoni. Les Dieux ſervent Céſar, mais Caton ſuit Pompée*, ne nous plaiſent tant que par leur impiété. Le Pere Bouhours dans ſa maniere de bien penſer ſur les Ouvrages d'eſprit, trouve fort mauvais que nous ſoyons ſi déraiſonnables; je le trouve tout auſſi mauvais que lui & il n'eſt rien aſſûrément de ſi fou que de braver ſes Maîtres; mais il ne s'agit pas

Monſieur, nous nous trouverons toûjours plus haut quand nous verrons abaiſſer nos Supérieurs, moins dépendans quand on manquera de reſpect à nos Maîtres. Nous ſommes même quelquefois ſi ridicules qu'on nous prendroit dans nos coleres pour de nouveaux

---

pas de ſavoir ſi nous ſommes raiſonnables; on ſait aſſez que nous ne le ſommes guere; la queſtion eſt de ſavoir par où nous plaiſent des penſées ſi ridicules, & il eſt clair que ce qui nous revient-là de plaiſir ſort du fond de notre impiété, qui reveillée, reveille notre orgueil & nous donne une eſpece d'inſolence que le ſentiment de nos miſeres ne tarde pas heureuſement à nous faire perdre.

veaux Tytans qui voudroient escalader le Ciel, & aller dégrader & anéantir les Etres qui nous dominent. Je sais bien que la raison vient condamner de pareils plaisirs : mais selon sa coûtume, elle vient trop tard ; l'orgueil a déjà fait son coup, le plaisir est pris, & qui sait si sourdement, & à l'insçu de la raison on ne continue pas de le goûter encore.

Laissons-là, Monsieur, la fanfaronade d'Ajax, & passons au vrai sublime, au *qu'il mourut* de Corneille. Une femme, s'il vous en souvient, qui avoit été témoin du combat des trois Horaces contre les trois Curiaces ; mais qui n'en avoit pas vû la fin, vient annoncer

au

au vieil Horace que deux de ſes fils ont été tués, & que le troiſieme ſe voyant hors d'état de réſiſter contre trois avoit pris la fuite. Le pere alors outré de la lâcheté de ſon fils, déclame contre lui; entre en fureur, ſur quoi leur ſœur qui étoit là préſente lui ayant dit:

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?
Il répond froidement, *qu'il mourut.*

D'où vient, à votre avis, l'effet de ce *qu'il mourut*? Il vient ſûrement de l'étonnement où nous jette le vieil Horace, qui, ſur ce qu'on lui demande ce qu'il eut voulu qu'eut fait ſon fils, répond froidement qu'il n'avoit qu'à mourir, comme ſi mourir étoit la plus petite

tite choſe du monde : c'eſt, n'en doutez point, cet air ſimple, cet air grand à la fois & naïf qui produit ce furieux effet ſur nous, qui craignant la mort au degré que nous la craignons, tombons d'étonnement à l'aſpect d'un homme qui a pour la mort une ſi grande indifférence ; indifférence qui eſt tellement conſtatée par l'air uni & ſimple dont il en parle, qu'il ne nous eſt pas permis d'en douter.

Il eſt encore un trait dont il faut que je vous rende raiſon. C'eſt le beau trait de la Genèſe. Dieu dit : *que la lumiere ſe fit, & la lumiere fut faite.* D'où ſort là le ſublime ? du ſens froid, de la ſimplicité avec laquelle Moyſe parle du plus

beau

beau moment du monde, du moment de la création, & remarquez, je vous prie, que c'étoit-là l'air dont en devoit parler Moyſe. Accoûtumé aux merveilles de Dieu, fait de longue main aux traits de ſa puiſſance; ce beau moment étoit pour lui une choſe toute unie, toute ſimple. Auſſi ne voyez-vous aucune marque d'étonnement dans ſa narration, & ce à quoi vous ne ſauriez faire trop d'attention, c'eſt l'étonnement que Moyſe n'a pas qui produit ici le nôtre & nous jette tous dans l'admiration. Effet que vous trouvez ici au plus haut degré, effet que vous trouverez dans tous les traits de ſublime, & ſans quoi ils ne mériteroient pas le beau

beau nom qu'on leur a donné.

Ce que je vous dis-là va vous être confirmé par un autre trait de ſublime, il eſt dans le *Suréna* de Corneille. Le voici.

Suréna Général des Armées d'Orode Roi des Parthes, avoit rendu des ſervices ſi eſſentiels à ſon Maître, & s'étoit acquis une ſi grande réputation, qu'Orode pour s'aſſûrer de ſa fidélité, ſe reſoud à le prendre pour Gendre. Suréna qui aimoit ailleurs refuſe la fille du Roi, & ſur ce refus le Roi le fait aſſaſſiner. On vient auſſi-tôt en apprendre la nouvelle à la Sœur, & à la Maitreſſe de Suréna qui étoient enſemble ; la ſœur alors de Suréna éclate en imprécations contre

contre le Tyran, & dit :

Que fais-tu du tonnerre ?
Ciel ! si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre,
Et pour qui gardes-tu tes carreaux embrasés,
Si de pareils Tyrans n'en sont point écrasés ?

Ensuite s'adressant à la Maitresse de Suréna qui ne paroissoit point émûe, elle lui dit :

Et vous, Madame, & vous dont l'Amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paroît encor tranquile ?
Vous qui brûlant pour lui sans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'assassiner ;
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En récueillir le fruit, en goûter l'avantage.
Quoi vous savez sa mort & n'avez point de pleurs!

A quoi répond Euridice :

Non, je ne pleure pas, Madame, mais je meurs.

Et cette malheureuse Princesse tombe dans les bras de ses femmes

qui l'emportent mourante. Il y a, Monsieur, furieusement de sublime & dans l'action d'Euridice & dans sa réponse. Mourir en apprenant qu'on perd ce qu'on aime, être saisi au point de n'avoir pas la force d'en gémir. Ce sont-là des traits qui nous passent & qui nous illustrent bien quand nous pouvons nous en croire capables : car vous n'ignorez pas que nous mettons une gloire exquise & délicate à être & même à paroître inconsolables, surtout quand la cause de notre affliction est de nature à nous faire honneur. Mais venons au fait, Monsieur ; qu'est-ce qui caractérise ici le sublime ? c'est le sens froid, la nonchalence qu'Euridice met dans

dans ſa réponſe. On l'accuſe d'avoir aſſaſſiné Suréna par ſes irréſolutions : on l'envoie récueillir le fruit de ſes lenteurs, on lui reproche de n'avoir pas une larme à verſer pour ſon Amant. Comment répond-t-elle à tout cela ? par mourir & tomber, en diſant qu'elle meurt, dans les bras de ſes femmes, qui l'emportent effectivement mourante. Cela eſt, Monſieur, d'un grand beau, & voilà ce que j'appelle du *naïf en grand*, naïf qui a formé tous les traits de ſublime que vous connoiſſez. Oui, Monſieur, parcourez-les tous, vous les verrez couler de la ſource que je vous ai indiquée : vous verrez que touchés par eux de la choſe,

qui comme grande par elle-même, nous éleve, nous le ſommes encore plus de la maniere dont elle eſt rendue ; maniere, qui miſe par ſa ſimplicité dans une eſpece d'oppoſition avec la choſe, nous étonne, nous ſaiſit, nous enleve, & fait ſur nous cette impreſſion vive & piquante qu'on n'a pas crû pouvoir mieux caractériſer qu'en lui donnant le beau nom de Sublime en trait.

Que ſi tout ce que je viens de vous dire ne vous ſuffit pas, ſi vous ſoupçonnez mon principe de ne pas aller à tout, prenez encore pour exemple, car il ne me reſte plus que celui-là à vous donner ; prenez *le Moi de Medée* : examinez-

le

le bien, tournez-le de tous les côtés, vous le trouverez de la même nature que les autres traits de ſublime que vous connoiſſez ; vous lui verrez la même naïveté, la même éloquence, la même grandeur, la même épargne dans les paroles : car les paſſions ne ſont point cauſeuſes, & elles le ſont quelquefois ſi peu, que touchées à un certain point elles ſont muettes.

Voilà, Monſieur, tout ce qui m'eſt venu de plus raiſonnable ſur le *Sublime en trait*, j'y ai un peu plus appuyé que ſur celui des images & je le devois. Outre que le ſublime en trait eſt beaucoup plus difficile à déméler, outre

tre que sa source, jusqu'ici, n'a pas été trop bien connue ; il est, ce me semble, d'un bien plus grand prix que celui des images ; car quelques précieuses que soient pour nous les grandes images, elles ne nous étonnent que par leur grandeur. Le sublime en trait fait plus ; il nous étonne par la chose, il nous étonne encore par la maniere dont il la rend, & c'est de ce double étonnement que sort cette impression vive & piquante, qui a pour nous tant de charmes.

Vous comptez peut-être que je vais vous parler de ce sublime dont * Longin a parlé avec tant de

* Amoureux du beau *parler*. Les Anciens

de magnificence : mais qu'auroit-je à vous en dire ? il fait entrer dans le

---

ciens ne se piquoient pas de distinguer & de définir, ce qui jette quelquefois de la confusion dans leurs idées, les empêche d'être précis, & nous donne de ce côté-là un grand avantage sur eux. Qu'en auroit-il coûté, par exemple, à Longin, après avoir défini le Sublime en trait, ce qu'il n'a pas fait, de nous dire que les choses de quelque nature qu'elles pussent être, demandant, pour être exprimées convenablement, un ton qui leur fut assorti, les grandes, à la réserve d'un très-petit nombre de cas, ne pouvoient être rendues que d'une maniere grande, noble & magnifique ; car voilà, ce me semble, & la place & la définition du style sublime. Il seyoit bien

à

le Sublime toutes les figures qui donnent de la chaleur au diſcours, &

à Homere dans l'Iliade, à Démoſthènes & à Cicéron dans leurs Harangues, à M. Fléchier, à M. Boſſuet dans leurs Oraiſons Funebres, de fendre les airs & de s'élever auſſi haut que leurs matieres. Par-tout ailleurs le ſtyle ſublime me paroît déplacé. Qu'on me pardonne un blaſphême, mon peu d'autorité me donne le droit d'en proférer. *L'Hiſtoire Univerſelle* de M. Boſſuet eſt montée au ton ſublime ; ce ton, là du moins dans la premiere partie, alloit-il à un Abrégé de Chronologie ? Je ne le crois pas : mais, dira-t-on, c'eſt un Diſcours à M. le Duc de Bourgogne ? Belle raiſon, comme ſi un titre changeoit la nature d'un Ouvrage : mais, dira-

& à son compte, un Ouvrage chaud sera un tissu de Sublime. Pour moi je

dira-t-on encore, il y a des Morceaux si beaux, si brillans, si magnifiques. Le Sublime n'est-il pas-là dans son lieu de triomphe ? Sans doute, le Sublime va à merveille à quantité de Morceaux répandus dans l'Histoire Universelle. Mais ce ton magnifique qui sied bien à quelques parties, pouvoit ne pas convenir à la totalité de l'Ouvrage. Au reste, quand je prens la liberté de critiquer M. Bossuet, je me flate que ceux qui sentiront la force des termes, ne m'accuseront pas de refuser à cet illustre Auteur la justice & les éloges qu'il mérite. C'est en général un très-bel Ouvrage que l'*Histoire Universelle*, il y a même apparence qu'on auroit eu beau-

je crois vous l'avoir dit ; je ne saurois appeller Sublime que le Sublime des images & le Sublime en trait que j'ai appellé Sublime des

---

coup à perdre, si l'Auteur l'avoit fait tel qu'on pourroit croire que je le demande : mais ne suis-je pas fondé à dire, qu'à examiner l'Ouvrage à la rigueur, qu'à le juger sur les principes de l'Art, il n'est pas du ton qu'il doit être, & que le sec qui est attaché à un Abrégé de Chronologie, qui en constitue la nature, qui en est inséparable, n'étant pas fait pour être allié au Sublime de la plus haute éloquence, nous devons être bien obligés à M. Bossuet, d'avoir eu l'imagination assez belle pour nous fermer les yeux sur un défaut, qui dans tout autre, nous auroit blessé, & auroit entièrement défiguré son Ouvrage ?

des tours, * & c'eſt bien dommage que ce dernier ne puiſſe guere entrer

---

* Comme en parlant du Sublime en trait, j'ai donné le Sublime des tours pour ſynonyme ; c'eſt pour moi une eſpece de devoir de dire ici ce que c'eſt que le tour. Je vais donc eſſayer d'en donner l'idée, & je tâcherai de la donner nette.

Dans tout ce que nous diſons, il y a la choſe, il y a en outre la maniere de la dire : or c'eſt la maniere de la dire qu'on appelle tour. Mais dira-t-on, apprenez-nous ſur quoi tombe cette maniere de dire que vous appellez tour ? Sur trois choſes : ſur nos mouvemens en premier lieu, en ſecond lieu ſur les mouvemens des autres ; le troiſieme emploi du tour eſt de rendre nos idées,

entrer que dans la Tragédie. Je ſuis bien fâché auſſi de vous dire que

idées, qui ainſi que nos mouvemens ſont ſuſceptibles de tours différens, & cela ſuivant la nature des choſes que nous avons à exprimer.

Pour mettre ici de l'ordre, commençons par examiner le tour en tant qu'employé à rendre nos mouvemens ou ceux des autres. Si ce ſont les mouvemens des autres que nous avons à peindre, il eſt clair que nous devons tâcher de les rendre comme eux, devenir eux pour ainſi dire, donner à ce qu'ils ont dû dire, le tour qu'ils y auroient donné eux-mêmes; car alors nous ne ſommes que peintres, & en cette qualité notre imitation ne ſauroit être trop parfaite.

Que ſi ce ſont nos mouvemens que nous avons à rendre, il ne s'agit alors que

que je ne vois pas trop comment il pourroit trouver place dans l'Ode.

L'Ode

---

que *de* nous abandonner à eux, nous les rendrons bien s'ils ſont vifs : car les paſſions pour peu qu'elles ſoient allumées réuſſiſſent parfaitement bien à s'exprimer ? Il n'en eſt pas de même des mouvemens délicats ; peu ſont rendus comme ils devroient l'être, car il faut être délicat pour les bien rendre, & l'on ſait à combien peu de gens il a été donné de l'être.

Conſidérons maintenant le tour comme maniere de rendre nos idées. Nos idées ayant leur ordre, il n'eſt pas douteux que cet ordre ſuivi de notre part avec exactitude ; nos idées par-là devenues lumineuſes, entreront avec facilité dans l'eſprit de ceux à qui notre deſſein aura

L'Ode en récompense est le triomphe du Sublime des images, elles ne sont

été de les communiquer. Mais cela fait, ne croyons pas avoir rempli tous nos devoirs. Etre net ne suffit pas. Eclairer n'est pas assez pour les hommes. En les éclairant, ils veulent qu'on les touche; qui n'a fait qu'éclairer, n'a fait que la moitié de ce qu'il devoit; on vouloit encore qu'il touchât, & réellement s'il avoit été bien pénétré de ce qu'il avoit à dire, s'il en avoit été affecté comme il devoit l'être, en éclairant il auroit touché : car il ne faut pas croire que nous ne faisions que penser quand nous pensons; nous sommes tellement nés pour sentir, qu'il nous arrive de sentir jusques en pensant; je veux dire que nous sommes affectés des choses, même des plus

ſont en nul endroit du monde étalées avec tant de magnificence, & vous

---

plus abſtraites en les diſant, & c'eſt cette impreſſion que nous ſommes cenſés avoir reçue, cette maniere dont nous avons dû être affectés, qui doit paſſer, & qui quand elle eſt vive, paſſe néceſſairement chez ceux qui nous entendent, ou qui nous liſent. De-là cet air de vie, cette vivacité, cette chaleur que nous trouvons dans les bons Ecrivains: chaleur qui n'appartient pas en propre à leurs idées, mais qui leur eſt donnée par eux, & leur eſt donnée de maniere que fondues avec la lumiere, & ne faiſant qu'une ſeule & même choſe, elles parviennent ainſi incorporées à nous éclairer à la fois & à nous toucher.

Il eſt encore un tour d'une autre

vous allez tout à l'heure le voir ; auſſi bien y a-t-il trop long-tems que

---

eſpece : celui-là eſt pour ainſi dire à l'eſprit ce que la phyſionomie eſt au viſage ; comme elle, il décele la tournure de l'eſprit ; comme elle, il annonce les diſpoſitions de l'ame, marque la maniere dont les choſes agiſſent ſur elle, laiſſe percer, trahit même quelquefois le caractere. Qu'on y prenne garde, ſemblables aux grands Peintres qui ont preſque tous une maniere particuliere d'enviſager la Nature, les bons Ecrivains ont dans l'eſprit un tour à eux, un tour qui les fait reconnoître : tour périlleux, & qui à force d'être particulier devient ſouvent mauvais. La belle maniere d'être de l'imagination

que je remets à vous parler d'elle.

Pour commencer à vous instruire

---

tion, *la seule* dont on n'ait point de dangers à craindre, la seule qu'on doive se féliciter d'avoir, est dans la susceptibilité à prendre les tours que doit naturellement inspirer ou la passion qu'on peint, ou la matiere qu'on a à traiter; tout, encore une fois, est gâté si le tour particulier *domine*, s'il *se montre* où il ne doit pas paroître. Il n'y a de vraiment bon que celui de la chose, c'est à celui-là seul qu'on doit être toûjours fidele parce qu'il est toûjours vrai, toûjours naturel, toûjours propre à faire entrer dans l'esprit des autres, & à faire entrer comme il faut ce qu'on veut qui y entre.

De tout ce qu'on vient de voir coule une

re de sa forme, je vous dirai qu'elle étoit originairement une chanson : elle

---

une chose, & je vais la dire à mes périls ; c'est que quiconque ne donnera pas de tour à ce qu'il aura à nous dire, eût-il de l'esprit, écrira mal ; parce qu'écrire froidement & mal est même chose. Nous n'avons point d'indulgence pour la froideur ; hors les matieres de Géométrie & de Physique, nous voulons qu'on anime tout ce qu'on aura à nous dire : nous voulons des tours à tout, & nous avons droit d'en demander, parce que tout en est susceptible ; parce que sans eux rien n'est aimable ; parce que c'est par eux qu'on est vif, touchant, naturel, gracieux, plaisant, nerveux ; parce que c'est par eux qu'on est & ce qu'on doit être, & ce qu'on

elle l'étoit chez les Grecs ; elle l'étoit auſſi chez les Romains : privée au-

---

a toûjours meilleure grace à être.

Il eſt tems de finir une note dont la longueur commence à m'effrayer : mais avant que de la terminer, qu'on me permette de dire à l'honneur des tours, que ce n'eſt qu'à proportion du plus ou moins de facilité qu'on a à prendre ceux qui conviennent à ce qu'on a à dire, qu'on eſt plus ou moins éloquent ; car toute l'éloquence eſt dans les tours, & qui auroit reçu de la nature, ce beau talent, cette belle organiſation, l'heureuſe facilité de s'affecter conſtamment des choſes comme on doit l'être, ſeroit éloquent, & ce qui ſeroit bien précieux le ſeroit en tout genre. Car il ne faut pas

aujourd'hui de l'ornement du chant, l'Ode n'a plus qu'une certaine harmonie qui lui vient de l'arrangement des rimes, de l'égalité des Stances, & de certains Repos qu'on a ménagés dans chaque Stance. Figurez-vous avec cela un Poëme qui a environ cent-cinquante ou deux cens Vers, & vous

---

pas croire que l'éloquence soit bornée à celle, qui armée de foudres & d'éclairs, valut à Périclès le surnom d'Olimpien : il en eût une plus douce avec Aspasie, & les tours qu'il employa pour lui plaire ne furent pas selon toutes les apparences de la même couleur que ceux dont il se servit pour troubler & mettre en feu toute la Grece.

vous aurez à-peu-près une idée de l'Ode. Mais ce n'eſt pas là tout-à-fait l'Ode: il s'agit de ſavoir ce qui la conſtitue, ce qui fait ſon eſſence, ce qu'elle a pour ainſi dire, de diſtinctif; & c'eſt ſur cela, Monſieur, qu'il y a une eſpece de Schiſme. Les uns tiennent que l'Ode doit être brillante, pompeuſe, magnifique, qu'elle a bonne grace à n'avoir pas l'air trop raiſonnable; que cet air de folie lui eſt même ſi néceſſaire, qu'elle ne ſauroit avec bienſéance s'en paſſer; & voici comment ils le prouvent.

L'Ode, diſent-ils, a pour objet la loüange des Dieux & celle des Héros; elle chante le renverſement des Etats, le gain ou la perte

te des batailles ; tout enfin ce qu'il y a de plus grand, de plus magnifique, de plus reſpectable dans la Nature, fait la matiere de l'Ode. Or, continuent-ils, c'eſt un principe inconteſtable, que quiconque veut traiter dignement un Sujet, doit néceſſairement prendre le ton qui lui convient. Donc un Poëte qui fait une Ode ne ſauroit être trop brillant dans ſes Métaphores, trop magnifique dans ſes Expreſſions, trop audacieux dans ſes Figures ; parce que par-là il peint ſon ſujet ; parce que par-là il peint l'impreſſion qu'il en a reçue ; parce qu'enfin il nous communique le mouvement dont il a dû être frappé : mouvement, qui, avides com-

me

me nous ſommes d'être remués, a pour nous des charmes qu'on ne ſauroit aſſez exprimer.

Les autres, c'eſt-à-dire, ceux qui tiennent pour l'autre eſpece d'Ode, prétendent qu'il faut de l'ordre & de la méthode partout, qu'il ſied mal à des ſubſtances qu'on appelle raiſonnables, de goûter un langage qui l'eſt ſi peu; que cette ivreſſe, à qui l'on a donné de ſi beaux & de ſi ſuperbes noms, eſt ridicule; qu'en un mot *les idées ſont faites pour ſe tenir par un ſens voiſin* * *dans l'eſprit puiſſe ſaiſir*

* Voici un très-beau Sophiſme. *Pour moi*, dit M. de la Motte, *je crois qu'il faut*

ſir le rapport ſans étude & ſans contention.

Pour

---

faut de l'ordre & de la méthode dans toute ſorte d'Ouvrages & l'art doit régler le déſordre même de l'Ode, de maniere que les penſées ne tendent toutes qu'à une même fin, & que malgré la variété & la hardieſſe des Figures qui donnent l'ame & le mouvement, les choſes ſe tiennent par un ſens voiſin dont l'eſprit puiſſe ſaiſir le rapport ſans trop d'étude, & de contention. J'avouerai volontiers à M. de la Motte qu'une idée proprement dite idée, qu'une choſe quelconque, pour peu qu'elle ſoit fine ou profonde, doit pour le ſoulagement du Lecteur être amenée par quelqu'autre idée, qui, en la touchant de près le mene à elle avec facilité & l'y conduiſe ſans fatigue: mais par malheur, & c'eſt là ce qui conſti-

tue

Pour moi, Monſieur, qui ſuis charmé de Pindare, qui aime à la folie

---

tue le Sophiſme : l'Ode n'en admet point de pareilles ; il ne doit être queſtion dans l'Ode que de choſes propres à donner des mouvemens. Or le propre des mouvemens étant de ſe contrarier, de ſe combattre, toute liaiſon marquée, tout voiſinage d'idées leur eſt interdit. Qu'on voie les Odes de Pindare, d'Horace, de Malherbe ; je n'en excepte pas les morales, on n'y verra rien qui ſente la méthode; le ſens ne s'y tient jamais à la maniere de M. de la Motte. Le paſſage d'une idée à une autre s'y fait toûjours par une figure, ce qui ôte à l'idée ſa ſéchereſſe, donne du mouvement à l'Ode, entretient ſon feu & lui ménage une beauté qu'on ne ſauroit être trop at-

folie Horace, qui me ſens l'eſprit enlevé, l'ame émue, toutes les fois que j'entens ces Cantiques ſuperbes, ces Pſeaumes magnifiques qu'on chante tous les jours dans nos Egliſes, je vous déclare que je ne ſaurois être de l'avis de ces Meſſieurs. Je veux qu'un Poëte qui fait une Ode, frappé de la dignité de ſa matiere, élevé & ſoûtenu par elle, ne parle plus comme le reſte des hommes; je veux qu'il prenne ſon vol plus haut; que fait pour aller au grand, il franchiſſe tout ce qui l'en ſépare; je veux que tout tienne

---

tentif à lui ménager, parce que c'eſt elle qui la caractériſe.

tienne de l'ardeur qui l'embraſe ; que tout ſente le déſordre qui l'agite ; que tout peigne l'agitation de ſon ame ; & qu'enfin livré comme il le doit être à l'emportement des paſſions, il rejette ces liaiſons timides, ces tranſitions ſcrupuleuſes dont leur impatience ne ſauroit s'accommoder. Ne dites pas que je vais trop loin, j'ai pour moi toute l'antiquité, & il me ſeroit aiſé de vous prouver qu'elle a eu raiſon. Elle a demandé de l'enthouſiaſme à l'Ode : pourquoi cela ? C'eſt que c'eſt le langage naturel d'un Poëte qui fait une Ode, c'eſt qu'il y eſt cenſé agité de paſſion, & que les paſſions rendent preſque fous ceux qu'elles poſſedent. Songez, d'ail-

leurs qu'il n'y a rien de ſi beau que cet état qu'on appelle entouſiaſme. Il en ſort, Monſieur, des choſes ſuperbes, & telles que je défie la raiſon, avec tout ſon orgueil, d'en produire de pareilles. Quant au déſordre dont on fait un crime à l'Ode, il ne faut pas que le mot vous effraye : ce déſordre eſt l'ordre même, & il n'eſt pas poſſible que vous ignoriez qu'il y a une ſuite dans nos mouvemens, comme il y en a une dans nos idées ; qu'il faut abſolument ſe donner de garde de prendre l'une pour l'autre ; que lorſqu'on eſt agité ou cenſé devoir l'être, il ſied bien d'être aſſujetti à cet ordre, ou, ſi vous l'aimez mieux, à ce déſordre de mou-

vemens ; qu'il eſt même ſi eſſentiel d'en être eſclave, que toutes les fois qu'on ne l'eſt point & qu'on doit l'être, on devient d'un froid à mourir. Croyez-vous, par exemple, que Deſpréaux, *lorſqu'il* eût à *nous* parler de la priſe de Namur & de Louis XIV. s'y fût bien pris de nous dire que Namur étoit la Place du monde la plus forte, & que néantmoins à force de valeur Louis XIV. s'en étoit rendu maître. Cela dit, comme je viens de vous le dire, mille fois mieux encore, nous auroit fort peu intéreſſés. Il falloit pour nous rendre attentifs, que Deſpréaux élevât ſa voix, ſe donnât un air Prophétique, prit le ton du ſujet, & dit :

Quelle docte & sainte ivresse
Aujourd'hui me fait la loi !
Chastes Nymphes du Permesse
N'est-ce pas vous que je voi !
Accourez, Troupe savante,
Des sons que ma Lyre enfante
Ces arbres sont réjoüis :
Marquez-en bien la cadence.
Et vous, vents, faites silence,
Je vais parler de Loüis.

Dans ses Chansons immortelles,
Comme un Aigle audacieux,
Pindare étendant ses aîles,
Fuit loin des Vulgaires yeux.
Mais, ô ma fidele Lyre,
Si dans l'ardeur qui m'inspire
Tu peux suivre mes transports,
Les Chênes des monts de Thrace
N'ont rien oüi que n'efface
La douceur de tes accords.

Est-ce Apollon & Neptune,
Qui sur ces Rocs fourcilleux
Ont, Compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux ?

De

De leur enceinte fameuſe
La Sambre unie à la Meuſe
Défend le fatal abord ;
Et par cent bouches horribles
L'airain ſur ces monts terribles
Vomit le fer & la mort.

Voilà à-peu-près, Monſieur, le ton de l'Ode : mais ce ton n'eſt nulle part plus grand, plus magnifique que chez David. Souvenez-vous du Pſeaume, où après avoir remercié Dieu de la défaite de Goliath, il le prie de lui continuer ſa protection, & s'écrie : » Mais » quoi ! De nouveaux Ennemis » ſuccedent à ceux que j'ai déjà » terraſſés ! Seigneur, abaiſſez vos » Cieux & deſcendez, frappez les » montagnes, & elles ſe réduiront » en

» en fumée ; faites briller vos é-
» clairs, & vous diſſiperez mes
» Ennemis : envoyez vos fleches
» contre eux, & vous les remplirez
» de trouble & de crainte ; faites
» éclater du haut des Cieux votre
» main toute puiſſante, &c. Quel feu! Quelle magnificence! Mais où David eſt encore incomparable, c'eſt dans le Pſeaume où à l'occaſion de l'aveuglement des hommes du ſiecle, il dit :

* Qu'aux accens de ma voix la Terre ſe réveille ;
Rois, ſoyez attentifs, Peuples, ouvrez l'oreille ;
Que l'Univers ſe taiſe & m'écoute parler.
Mes chants vont ſeconder les accords de ma Lyre.
L'Eſprit-Saint me pénetre, il m'échauffe & m'inſpire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme

* Pſeaume 48. Traduction de M. Rouſſeau.

L'homme en ſa propre force a mis ſa confiance,
Ivre de ſes grandeurs & de ſon opulence,
L'éclat de ſa fortune enfle ſa vanité.
Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable
Où la mort ſaiſira ce fortuné coupable,
Tout chargé des liens de ſon iniquité !

Que deviendront alors, répondez, Grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre eſpoir ſe fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuſe moiſſon ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra ſtérile,
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile,
Ne paiera point à Dieu le prix de ſa rançon.

Avoüez-le, ce langage de la raiſon, ce langage froid & méthodique, qui, à ce qu'on dit, nous fait tant d'honneur, ne vaut pas celui que vous venez d'entendre. Nous ne nous ſoucions du raiſonnable que lorſque nous ne ſaurions nous

en passer ; au moins est-il sûr que nous ne le voulons pas tout pur ; il est même des cas où nous n'en voulons point du tout ; & c'est ce qui arrive dans les Odes, qui, ayant pour objet des choses grandes & magnifiques, frappent l'imagination d'un Poëte, la remuent, l'animent, lui donnent un grand mouvement de chaleur. Alors, Monsieur, il n'est plus question de raison ni de méthode. Pleine du beau feu qui l'agite, forcée d'obéir aux différens mouvemens qui la transportent, l'ame se porte avec agilité à plusieurs objets, les parcourt successivement, s'y arrête avec une espece de complaisance, jusqu'à ce que le premier & le do-

minant objet venant tout de nouveau la frapper, la ramene tout-à-fait à lui. De-là ces écarts tant vantés dans l'Ode, ces digreſſions plus belles mille fois que le ſujet qu'on a quitté pour elles ; de-là ces traits de Morale devenus brillans par l'éclat qui les environne ; de-là ces comparaiſons tantôt étalées, tantôt rapides : de-là enfin ce beaudé ſordre, qui, bien analyſé, n'eſt autre choſe que le langage naturel d'un Poëte, qui maîtriſé par la paſſion, eſt forcé de s'abandonner aux différens mouvemens qu'elle lui donne. Mais parce que ce déſordre eſt beau quelquefois, n'ayez pas l'imprudence de vous imaginer qu'il l'eſt toûjours. Il

faut, Monsieur, que le Sujet donne droit aux emportemens ; que par la dignité & la grandeur de la matiere, l'ame ait été obligée de sortir de son assiete ; que son trouble & son désordre puissent être justifiés, sans quoi l'entousiasme devient puérile.

Il est une chaleur qui ne tient point de l'incendie, une chaleur plus douce, & tout-à-fait subordonnée à celle dont je viens de vous parler, qui a encore ses graces, & dont les grands Sujets peuvent quelquefois être embellis. Ce Poëte qui a purifié notre Langue,* ce

* Ajoûtons-y, *& peut-être refroidi.*

ce Poëte que nous admirons encore tous les jours, Malherbe est très-

---

On sait où nous en étions quand Malherbe parut. Un libertinage effroyable régnoit dans la Poësie, on s'y permettoit tout, nul choix dans les termes; ce n'étoit que licences, & licences à l'infini. A tout cela, Malherbe mit la réforme : mais voici le mal qui en arriva. Tout le monde, à l'imitation de Malherbe, se mit à être correct; on appella cela être élégant; & de-là la pureté; d'autres disent la sécheresse, & la froideur de la Langue Françoise. Racan se piqua moins de correction, eut du génie, en eut, à ce qu'on prétend, plus que Malherbe, Malherbe néantmoins fut de son vivant plus estimé; & le Maître conserve encore la prééminence sur le disciple.

très-peu Pindarique. Mais sans parler de sa Versification qui est d'une netteté charmante, il regne toûjours dans ses Odes une chaleur aimable, & ce qui est d'un plus grand prix encore, cette chaleur est continue.

A le bien prendre, Monsieur; c'est plus après la continuité de la chaleur que nous courons, qu'après la chaleur excessive, & il ne faut pas croire qu'il faille toûjours faire per-

---

Ne seroit-ce point que nous devenons de jour en jour plus froids & plus puristes? Mais quoi, ne le sommes-nous pas assez? Attendons-nous que notre Langue soit plus appauvrie? & croit-on qu'il ne soit pas encore tems d'en rayer?

perdre terre à notre raison. Qu'on ait le soin de nous tenir en haleine, qu'on ne nous laisse point tomber en langueur, en voilà communément assez pour nous, & nous ne chicannons pas sur le plus ou le moins de chaleur qu'on auroit pû nous donner. Je suis même bien trompé si ces beaux transports de Pindare, ces traits magnifiques qui charmoient autrefois les Grecs, feroient aujourd'hui une grande fortune. Il regne depuis peu en France un goût de précision & de méthode, qui va mal avec les fougues & les emportemens de l'Ode. Une je ne sais quelle fureur de Logique s'est emparée des Esprits, a fait de nous des raisonneurs; nous

en ſommes inſupportables, & je ne conçois pas comment nous avons pû ſacrifier ſi légerement au petit honneur de penſer, le plaiſir de ſentir, qui, outre qu'il eſt plus agréable, me paroît encore plus naturel.

Pour moi, n'en déplaiſe à la mode, je crois que tout ce qui s'appelle Ode, l'Ode même Morale, a bonne grace à être animée d'un peu de chaleur, & je le crois ſi bien, qu'on n'a jamais pû obtenir de moi d'appeller Odes ces petits Poëmes où tout ſent le Théorème & le Corollaire; où une Analyſe fade mene toûjours, comme par la main, une file d'Analyſes plus fades encore; où, au lieu de nous montrer une

vérité

vérité triſte de côté & comme par mégarde, on a la maladreſſe de nous la montrer toûjours de front, de ne jamais l'embellir, de ne la faire jamais tenir à des choſes aimables. Eſt-ce, par exemple, une Ode que ce que vous allez lire ?

LA LOUANGE;

ODE

A Monſieur l'Abbé de CAUMARTIN, aujourd'hui Evêque de Blois.

* AUTEURS, quel motif nous inſpire,
Et dans l'art dangereux d'écrire
Quelle fin nous propoſons-nous !
C'eſt la loüange, c'eſt l'eſtime ;
Nul intérêt ne nous anime
Si vivement qu'un prix ſi doux.

Que

* Ode de M. de la Motte.

Que le Public, de ses suffrages
Honore à l'envi nos Ouvrages,
Contens de les voir encenser,
Malgré l'indigence importune,
Nous pardonnons à la Fortune,
De ne les pas récompenser.

Mais aussi l'orgueil d'un Poëte
De cette estime qu'il souhaite
Souvent se flate imprudemment;
Ses desirs sont son imprudence,
Et plus ils ont de violence,
Plus ils se trompent aisément.

Ecoûtez ce Rimeur superbe,
Qui croit, comme un autre Malherbe,
De l'oubli sauver les grands noms:
Il va chanter des Vers qu'il aime,
Et d'abord nous prévient lui-même
Sur le mérite de ses sons.

Nouveaux, ils charment Fontenelle;
Grands, Genest les prend pour modele;
Ils ont désarmé Despréaux;
Délicats, la Cour les admire;
Ils sont enfin, s'il l'ose dire,
Le désespoir de ses Rivaux.

A chaque mot la folle joie
Sur son visage se déploie ;
D'orgueil ses yeux sont enflammés :
Dans cet Enthousiasme étrange,
Parlez, tout lui paroît loüange ;
Taisez-vous, il vous croit charmés.

Mais si la Critique maligne,
D'un encens dont il se croit digne
Entreprenoit de le priver,
Bien-tôt, s'échappant en murmures,
Il défendra par des injures
Les défauts qu'on veut lui trouver.

Qui condamne ses phrases basses,
Méconnoît les naïves graces ;
Qui le trouve obscur, est pesant ;
Au gré de sa fierté grossiere,
Qui le critique est sans lumiere ;
Qui le raille est mauvais plaisant.

Il fait mieux, l'orgueil qui l'inspire
Dans l'applaudissement admire
La force de la vérité ;
Et dans la censure il s'irrite
De voir où, contre le mérite,
Peut aller la malignité.

Ainsi

Ainſi ſa ridicule Muſe,
Livrée à l'erreur qui l'abuſe,
De l'art oſe uſurper le prix;
Et croit dans ſon ivreſſe extrême
Avoir l'eſtime de ceux même
Qui n'ont pû cacher leur mépris.

Craignons une ivreſſe ſemblable,
Qui nous rend en ſecret la Fable
De nos malins Admirateurs;
Et faiſons-nous des regles ſages
Pour diſcerner les vrais ſuffrages
Des applaudiſſemens flateurs, &c.

Quelle ſéchereſſe! Quelle froideur! & à propos de quoi tant de froideur? A propos du plus beau de nos deſirs, à propos de celui qui a fait les Achilles & les Homeres. Ah! Monſieur, ce n'eſt pas ainſi que traitoit les ſujets ce Poëte que vous aimez tant, & que nous a malheureuſement enlevé une

une terre étrangere ! Quel feu ! Quelle nobleſſe ! Quel art à traiter les matieres ! Que de reſſources pour les embellir ! Ecoutez-le un moment, ne fût-ce que pour vous faire perdre le mauvais goût des mauvais Vers que vous venez de lire.

ODE

A M. le Marquis de la FARE.

DANS la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer,
Toi, qui dans les ſentiers d'Horace
Marches ſans jamais t'égarer ;
Qui par les leçons d'Ariſtipe
De la ſageſſe de Chriſipe
A ſu corriger l'âpreté,
Et telle qu'aux beaux jours d'Aſtrée
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Le

Ce feu sacré que Prométhée
Osa dérober dans les Cieux,
La raison à l'homme apportée
Le rend presque semblable aux Dieux.
Se pourroit-il, sage la Fare,
Qu'un présent si noble & si rare
De nos maux devînt l'instrument ?
Et qu'une lumiere divine
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement ?

Lorsqu'à l'Epoux de Pénélope,
Minerve accorde son secours,
Les Lestrigons & le Cyclope
Ont beau s'armer contre ses jours :
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance
De Neptune envain courroucé ;
Par elle il brave les caresses
Des Syrenes enchanteresses,
Et les breuvages de Cyrcé.

De la vertu qui nous conduit
C'est le Symbolique Tableau.
Chaque Mortel a sa Minerve
Qui doit lui servir de flambeau.

Mais

Mais cette Déité propice
Marchoit toûjours devant *Ulisse*,
Lui servant de guide ou d'appui :
Au lieu que par l'homme conduite,
Elle ne va plus qu'à sa suite
Et se précipite avec lui.

Loin que la raison nous éclaire
Et conduise nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'Orateur de nos passions.
C'est un Sophiste qui nous joue,
Un vil complaisant qui se loue
A tous les fous de l'Univers,
Qui s'habillant du nom de sages,
La tiennent sans cesse à leurs gages
Pour autoriser leurs travers.

C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cede à notre pouvoir ;
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux savoir ;
Qui par cent nouveaux stratagèmes,
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes
Parmi les vices nous endort ;
Du Furieux fait un Achille,

Du Fourbe un Politique habile ;
Et de l'Athée un Esprit fort.

Mais vous, Mortels, qui dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de Peuples différens ;
Qui confondez avec la Brute
Ce Huron caché sous sa hute,
Au seul instinct presque réduit ;
Parlez : quel est le moins barbare
D'une raison qui vous égare
Ou d'un instinct qui le conduit ?

La Nature en trésors fertile,
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit sans trouble & sans ennui ;
Et si son climat lui refuse
Quelques biens dont l'Europe abuse,
Ce ne sont plus des biens pour lui.

Couché dans un Antre ruſtique,
Du Nord il brave la rigueur
Et notre Luxe Aſiatique
N'a point énervé ſa vigueur.
Il ne regrette point la perte
De ces Arts dont la découverte
A l'homme a coûté tant de ſoins;
Et qui devenus néceſſaires
N'ont fait qu'augmenter nos miſeres
En mul tipliant nos beſoins.

Il mépriſe la vaine étude
D'un Philoſophe pointilleux,
Qui, nageant dans l'incertitude,
Vante ſon ſavoir merveilleux.
Il ne veut d'autre connoiſſance
Que ce que la Toute-puiſſance
A bien voulu nous en donner;
Et ſait qu'elle créa les Sages
Pour profiter de ſes Ouvrages
Et non pour les examiner.

Ainſi d'une erreur dangereuſe
Il n'avale point le poiſon
Et notre clarté ténébreuſe
N'a point offuſqué ſa raiſon:

Il ne se tend point à lui-même
Le piége d'un adroit système
Pour se cacher la vérité.
Le crime à ses yeux paroît crime ;
Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles Contrées ;
Sages Mortels, Peuples heureux ;
Des Nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux ;
Vous qui dans la vaine noblesse
Dans les honneurs, dans la mollesse
Fixez la gloire & les plaisirs :
Vous de qui l'infâme avarice
Promene au gré de son caprice
Les insatiables désirs.

Oui ! c'est toi, Monstre détestable ;
Superbe Tyran des humains,
Qui seul, du bonheur véritable
A l'homme as fermé les chemins,
Pour appaiser sa soif ardente
La terre en trésors abondante,
Feroit germer l'or sous ses pas :
Il brûle d'un feu sans remede,

Mais

Moins riche de ce qu'il poſſede
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! ſi d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la Nature
Qui ſeule peut nous enrichir.
Forçons de funeſtes obſtacles ;
Réſervons pour nos Tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux ;
Ou dans le ſein des Mers avides
Jettons ces richeſſes perfides
L'unique élément de nos maux.

Ce ſont-là les vrais ſacrifices
Par qui nous pouvons étouffer
Les ſemences de tous les vices
Qu'on voit ici-bas triompher.
Otez l'intérêt de la terre
Vous en exilerez la guerre ;
L'honneur rentrera dans ſes droits ;
Et plus juſtes que nous ne ſommes
Nous verrons régner chez les hommes
Les mœurs à la place des Lois.

Surtout réprimons les saillies
De notre curiosité,
Source de toutes nos folies,
Mere de notre vanité.
Nous errons dans d'épaisses ombres
Où souvent nos lumieres sombres
Ne servent qu'à les éblouïr.
Soyons ce que nous devons être ;
Et ne perdons point à connoître
Des jours destinés à joüir.

Si l'on a jamais eu la permission d'être froid, il semble, Monsieur, que c'est en parlant de la raison : cependant quelle continuité de chaleur! Et au milieu de cette chaleur, quelle sagesse ! Car je veux que vous sentiez tout l'Art que M. Rousseau a mis dans cette belle Ode. Il commence d'abord par insinuer adroitement son sujet ; s'adresse à M. de la Fare, lui dit qu'il ne

ne comprend pas comment la raiſon, le plus beau préſent que nous ait fait la Nature, a pû devenir l'inſtrument de nos maux. Enſuite, comme il lui falloit entrer dans le détail de ces maux, qu'y entrer bruſquement & ſans Art eût été pour nous quelque choſe de fort ennuyeux, il ſe ſert de l'aventure d'Uliſſe, qui, défendu par Minerve ſe ſauve des Cyclopes; & le voilà, comme vous voyez amené le plus heureuſement du monde au détail des maux que la raiſon nous cauſe. De ce petit détail il paſſe, ſans qu'on s'en apperçoive, à la comparaiſon des biens qui réſultent de notre ignorance, avec ceux que peut produire l'Eſprit, lorſqu'il

qu'il s'eſt ſubtiliſé. Outré enfin de la foule des maux qui nous accablent, il ſe met tout de bon en colere, impute au luxe une partie de nos malheurs, fait une imprécation contre l'avarice, nous ordonne de jetter dans la Mer la ſource de nos maux; c'eſt-à-dire, nos richeſſes; & déclamant contre la curioſité, finit par nous avertir qu'il ſeroit bien plus ſage à nous de joüir de ce monde-ci, le mieux que nous pourrions, que de nous fatiguer inutilement à le connoître. Voilà, Monſieur, comme je veux que ſoit faite une Ode Morale. Voilà le Patron que je demande, & vous aurez beau chercher, vous n'en trouverez point d'autres. Ne dites

pas

pas qu'il y a plus d'un chemin pour arriver à plaire : qu'il y auroit, par exemple, une sorte d'agrément pour nous à voir dix ou douze Strophes qui, contenant chacune une vérité particuliere, se prêteroient toutes la main, pour mettre dans un beau jour la vérité générale dont elles dépendent. Je vous déclare, Monsieur, que cela nous ennuieroit à la mort. Nous voulons qu'un Poëte qui nous donne une Ode Morale, ne paroisse pas, en la commençant, savoir bien distinctement où il veut aller ; qu'il nous mene insensiblement & comme malgré lui à une vérité intéressante ; qu'il nous fasse trouver, en allant, des choses agréables,

des

des traits de Fable, des allusions ingénieuses, des comparaisons tantôt nobles, tantôt gracieuses. La sublimité de l'Art est de varier un sujet, sans qu'il soit décousu, sans que l'Idée principale en souffre; & ne vous figurez pas que cela soit difficile, il ne s'agit que d'employer des idées, qui, quoiqu'en apparence étrangeres au Sujet, s'y assortissent & lui deviennent d'une certaine façon nécessaires. On appelle cela aujourd'hui des Ecarts. Ecarts tant qu'on voudra; si au lieu d'obscurcir le sujet, ils ne servent qu'à l'éclairer, à le varier, à l'embellir, je les trouve fort raisonnables : s'ils causent trop de diversion à l'esprit, s'ils le détournent

tournent, s'ils le fatiguent, ils sont mauvais, & alors je n'en prens plus le parti : mais encore une fois il y en a de charmans, & j'en fais plus d'un que je répondrois bien de vous faire admirer. Horace, à votre avis, n'est-il pas incomparable dans la plûpart de ses Odes ? On ne devine point où il veut aller ; il n'est pas possible de suppléer ce qu'il va dire, parce qu'on ne le devine point ; & de-là naît un intérêt que ne fournissent point ces Messieurs qui font les Méthodiques. Je ne dirai point ici de mal de la Méthode : quoiqu'elle n'éclaire pas toûjours, il est quelquefois utile de l'employer : mais comme elle nous ennuie, il est de la der-

niere importance qu'on nous la cache ; car nous ne voulons pas la voir, & par-là ne trouvez-vous pas que nous reſſemblons à quantité d'honnêtes gens, qui, charmés de dépenſer leur bien, veulent qu'on leur épargne la triſte vûe des ſoins qui ont été néceſſaires pour les mettre en état d'en joüir. Enfin, Monſieur, je ne ſaurois ſouffrir une Ode Méthodique ; je n'aime pas trop même qu'un Ouvrage, quel qu'il puiſſe être, le ſoit, pour peu qu'il ait pû ſe paſſer de l'être. Il y a moyen de donner des graces à tout : je connois un déſordre qui ne ſert qu'à rendre plus attentif ; une négligence, qui, ſans avilir les idées,

adoucit leur dureté, corrige leur ſéchereſſe. Je dis plus; comme il y a un enthouſiaſme doux, ainſi qu'il y en a un véhément, je dis que tout eſt ſuſceptible d'une ſorte d'enthouſiaſme; & ſi cela eſt, jugez ſi je ſuis fondé à en demander à une autre eſpece d'Ode qu'on nomme Anacréontique, nom pris de ſon Auteur, dont il n'y a pas moyen que je me diſpenſe de vous parler.

C'étoit, Monſieur, le plus voluptueux des hommes que cet Anacréon; il lui falloit toûjours du plaiſir, il lui falloit toûjours aimer ou boire, & quand il ne pouvoit plus ni l'un ni l'autre, il falloit au moins qu'il en parlât. Auſſi ſes

Odes ſont-elles charmantes ; & c'eſt ſans doute par-là qu'elles le ſont. Nous ne parlons bien, Monſieur, que de ce que nous aimons. Commandez, pour voir, une chanſon tendre à un indifférent, vous verrez comment elle ſera faite. Faites faire une chanſon à boire à un homme qui n'aime pas le vin, elle ſera ſûrement mauvaiſe, elle ſera comme celle qu'on me chargea un jour de faire. La voici.

Pourquoi des morts plaindrois-je le deſtin ?
S'ils ſont privés, Bacchus, de ta liqueur aimable ;
Le paiſible Léthé, par ſon eau favorable,
Les fait dédommager de ton ſecours divin.
Quoi ! N'eſt-ce pas une douceur extrême
D'avoir l'heureux moyen de s'oublier ſoi-même ?
Et n'eſt-ce pas l'effet le plus charmant du vin ?

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que ma

ma chanſon eſt miſérable ? Il y a dans le tour que je lui ai donné, un je ne ſais quoi de triſte qu'il n'y a pas moyen de ſoûtenir. On ſent que l'idée en paſſant par mon imagination, * y a pris un air ſérieux qu'un

---

* C'eſt que notre imagination eſt une eſpece de tamis ; idée, objet, tout y paſſe : l'Univers pour Anacréon étoit bleu pâle : pour Epictete il étoit noir. Nous teignons la Nature de nos couleurs, nous lui donnons nos joies, nos goûts, nos triſteſſes : c'eſt-là que nous trempons nos pinceaux pour la peindre, c'eſt-là que les Peintres vont tremper les leurs ; auſſi les connoît-on à leur maniere comme on nous connoît nous autres à notre ſtyle.

qu'un autre que moi ne lui auroit pas donné. En effet, vous allez voir qu'il ne s'agissoit que d'être bon Convive, que d'aimer un peu le vin pour rendre ma Chanson aimable.

Ami, voudrois-tu m'en croire ?
On aime à boire
Chez les morts.
Ami, voudrois-tu m'en croire ?
On aime à boire
Sur les sombres bords.
Lorsque Pluton de nous dispose,
Nous ne faisons dans sa paisible Cour
Que boire nuit & jour ;
Et le Fleuve d'oubli qu'on nous propose,
N'est autre chose
Qu'un vin charmant tel qu'on le boit ici
Pour effacer des cœurs l'amour & le souci.

Voilà ma Chanson, & la voilà certainement beaucoup mieux que vous

vous ne l'avez vûe. Outre le mérite qu'elle tire de la Fable, elle eſt pleine d'une certaine joie douce, qui lui donne bien de l'agrément. Vous ſentez que celui qui chante, aime le vin de tout ſon cœur; vous le voyez pénétré de tout ce qu'il dit. Comment pénétré! Il l'eſt au point qu'il veut chaſſer l'Amour de tous les cœurs. Mais voici une Chanſon que j'aime mieux encore.

CHANSON

Sur l'Ouverture de l'Opéra de Thétis & Pélée.

NOus vivons ici
Sans ſoins, ſans ſouci;
Bacchus & l'Amour
Nous comblent tour-à-tour;

Beaux yeux
Gracieux,
Et vin délicieux.
Si tu n'es pas joyeux;
Va chercher mieux.
Je me trouve si bien
Que je compte pour rien
Tout autre bien.
Peu touchés des Lauriers
Qu'à nos Guerriers
Donne
Bellone,
Je n'irai point par un illustre effort
Faire insulte au sort,
Et courir à la mort.
C'est aux Condés
Ces Héros décidés
A suivre Mars,
Et courir les hasards
Sur les pas des Césars.
Plein de respect pour eux
Je fais des vœux,
Que leurs faits glorieux
Tonnent jusqu'à nos derniers Neveux.
Je les vois dans les Cieux
Assis au rang des Dieux.

Mais

Mais si Jupiter m'appellant à lui
Vouloit près d'eux me placer aujourd'hui
Je lui dirois :
Maître des Rois
Attend, suspend tes droits ;
Mon Iris
A pour moi le cœur pris,
Je l'aime & j'ai des amis,
J'en connois le prix,
Avec eux je bois, je chante & je ris.
Dis-moi, Dieu jaloux,
Me promets-tu des biens plus doux ?
L'avenir est bon pour toi,
Le présent seul est fait pour moi.

Assûrément, Monsieur, Horace ni Anacréon n'ont rien fait de plus agréable ; & entre nous, voilà comme je veux qu'une Chanson soit faite. Oui, je veux une Chanson qui distile la joie, la volupté, la tendresse ; qui réveille chez moi toutes ces passions qui ont

ont pour nous tant de charmes, & alors vous ne saurez concevoir l'obligation que j'ai à celui qui l'a faite. Mais pour ce qui est de ces vilaines petites Chansons où tout est taillé en Epigramme, où l'on a ménagé des chûtes brillantes, de ces Chansons, que l'esprit a faites à lui tout seul, je vous prie de ne m'en point parler : ce n'est point de cette partie de nous-mêmes, de cette partie brillante qu'on appelle esprit, que nous viennent les choses aimables : la raison ni l'esprit ne les ont jamais su faire. Et où ont pris, s'il vous plaît, ce que nous ont dit de gracieux Quinaut, la Fontaine, Madame Deshoulieres ? Croyez-vous que ç'ait été dans

dans leur esprit ? Non, Monsieur ; mais ces gens-là avoient un cœur, & c'est-là où ils ont puisé cette moëlle délicieuse qui les a rendus charmans, même quand ils ne s'attendoient pas à l'être. Il y a plus ; & quand vous devriez m'en gronder, il faut que je le dise encore ; il est une sensibilité charmante, une maniere vive & douce d'être pénétré de ce qu'on a à rendre, un petit enthousiasme, si je l'ose dire ; qui peut & doit s'étendre à tout. Voyez Pascal, Montagne, mettons-y, si vous voulez, le Pere Malbranche, ils n'avoient ni les uns, ni les autres des Odes à faire ; on sent néantmoins chez tous les trois une

ivresse ;

ivreſſe, ſage à la vérité, mais toûjours continue. La raiſon ne paroît jamais chez eux ſans un petit mouvement de chaleur qui l'anime & qui l'embellit. Je ne ſais comment ils ſont, ils n'éclairent jamais qu'ils ne touchent, & je crois, en vérité, que tous les beaux Génies, par leur conſtitution naturelle, ſont obligés à faire comme eux. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce n'eſt qu'au moyen de cette belle chaleur qu'on paſſe à la poſtérité, & ſi cela eſt, croyez-vous que nous y paſſions avec un grand éclat? Nous qui faiſons tant de cas du maniéré, du ſec, du précieux, & de mille autres belles qualités

qualités pour lesquelles, à en juger par le passé, je ne prévois pas que les Générations à venir aient jamais une considération extrême.

SUR

SUR
LE SONNET,
LE RONDEAU,
LE MADRIGAL, L'ÉPIGRAMME; *& en général,*
SUR
Tous les petits Poëmes

VOUS voulez que je vous parle du Poëme Epique, de la Tragédie; ce ſera, s'il vous plaît, pour une autre fois. Je me ſens aujourd'hui d'humeur à vous entretenir des petits Poëmes, & je vous en parlerai, ne fût-ce que pour me vanger

vanger de votre indifférence pour eux. En vérité, Monſieur, je ne vous conçois pas ? Sériez-vous de ces gens qui n'eſtiment un Ouvrage que par ſa nobleſſe & par ſon importance ? Je ſuis plus difficile que vous, la dignité de la matiere ne me ſéduit point, & il y a tel Sonnet, même tel Rondeau que j'aimerois mieux avoir faits que quatre Tragédies & deux Ouvrages de raiſonnement, parce qu'il ne faut pas bien du talent pour faire de mauvaiſes Tragédies, & pour enchaîner enſemble quelques raiſonnemens médiocres. Mais quel goût, quelle délicateſſe ne faut-il pas pour faire de petits morceaux de Poëſie, tournés d'une certaine façon ?

façon ? Au fond ces petits morceaux ne doivent-ils pas avoir leurs proportions ? Ne doit-il pas y avoir un certain assemblage dans les parties ? Et ces parties, parce qu'elles sont petites, en sont-elles moins obligées à faire un beau tout ? Savez-vous bien qu'on est, en un sens, plus au large dans un grand Ouvrage ? Quand les rapports n'y seroient pas de la derniere exactitude, ce ne seroit pas un grand malheur. Comme ces rapports sont dans une grande distance les uns des autres, qu'on est attaché & distrait par ce qui les sépare, on ne les voit pas bien distinctement ; & s'il y a quelque petit défaut de justesse, on n'en est pas choqué, parce qu'on

qu'on ne l'apperçoit pas. Mais dans un petit Ouvrage, le fond, la forme, les liaisons, l'économie, tout est ramassé & mis, pour ainsi dire, sous les yeux; tout est vû d'un coup d'œil, & vû distinctement: les rapports y sont si voisins, que quelque délicats qu'ils soient, il faut nécessairement qu'on les apperçoive; & alors la netteté dont ils sont vûs, fait qu'on est étrangement blessé quand par hasard il s'y trouve quelque chose de défectueux.

Encore un autre avantage des grands Poëmes, c'est que les rapports en sont plus marqués; par-là on les dispose avec plus de facilité; comme plus sensibles, on

en eſt plus maître ; comme plus palpables on les manie mieux. Il n'en va pas ainſi d'un petit Poëme ; ce qui en fait la beauté eſt preſque imperceptible : ce ſont de petits traits délicats qui ſe placent tous ſeuls, des liaiſons inſenſibles que l'imagination fait elle-même ; ce ſont quelquefois auſſi les Ouvrages des paſſions ; & ces paſſions, Monſieur, les a-t-on quand on les appelle ?

Mais je gage que vous m'allez dire que j'éleve les petits Poëmes ſur la ruine des grands ; qu'il n'y a point de juſtice dans mon procédé ; qu'après tout un petit morceau de Poëſie, galant ou léger, tel enfin que je l'imaginerai, eſt

un

un petit tout composé de peu de parties ; qu'il n'y a pas grand honneur à réussir dans un Ouvrage dont la Mécanique est si simple ; que de plus la gloire de ces petits Ouvrages est bien affoiblie en ce qu'ils sont quelquefois le fruit du hasard, & qu'on les doit au caprice de l'imagination. A cela je vous répondrai que je n'ai garde de prétendre qu'il y ait moins de gloire à tirer d'un grand Poëme que d'une Epigramme ou d'un Sonnet : nous n'avons que trop d'exemples, que qui est capable de se tirer avec honneur d'un petit morceau de Poësie, n'a pas ordinairement cette foule de qualités que demande le Poëme Epique. Mais, après tout,

ſi ces petits Poëmes que vous mépriſez tant, ſont des machines compoſées d'un très-petit nombre de parties, il faut que vous m'avouïez que ces parties étant extremement délicates, deviennent difficiles à manier par leur grande fineſſe; qu'il eſt fort aiſé que leur jeu s'embarraſſe. Et quant à ce que vous m'objectez qu'on doit ſouvent ces petits ouvrages à des momens heureux, ne voyez-vous pas que c'eſt juſtement ce qui en fait la difficulté, & que la Nature n'a pas peuplé l'Univers de gens qui ſoient nés pour avoir fréquemment de ces momens-là?

En voilà aſſez, Monſieur, & peut-être trop pour la juſtification

des

des petits Poëmes : mais il falloit vous convertir, & votre conversion demandoit du tems. Maintenant que vous devez être reconcilié avec eux, il ne s'agit plus que de vous les faire paſſer en revûe l'un après l'autre.

Le premier, & celui qu'on met ordinairement à leur tête, eſt le Sonnet ; & en effet, il ſemble avoir ſur eux un air de ſupériorité par l'exactitude avec laquelle doivent être faits les quatorze Vers qui le compoſent. Il eſt étonnant à quel point cette exactitude eſt pouſſée ; la moindre négligence y paſſe pour un crime, & ce qu'il y a de malheureux, c'eſt qu'avec cette élégance, qu'on a la cruauté de vouloir continue, on exige que le Son-

net

net soit vif & naturel. Vous jugez bien qu'à de pareilles conditions, on n'en a pas eu beaucoup de la perfection qu'on les desiroit: mais enfin on en a eu & je suis sûr, par exemple, que vous allez être content de celui-ci.

Lorsqu'Adam vit cette jeune Beauté,
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté,
Dont bien nous prend, ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité
Je crois qu'il fut une femme fidele:
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux;
Car bien qu'Adam fût jeune & vigoureux,
Bien fait de corps, & d'esprit agréable;
Elle aima mieux pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleuretes du Diable,
Que d'être femme & ne pas coqueter.

N'est-ce pas là la plus jolie Epi-
gramme

gramme qu'on puiſſe faire contre le beau Sexe ! Et voyez le bonheur ! Cette Epigramme ſe trouve un Sonnet, c'eſt-à-dire, un morceau de Poëſie, qui, malgré ſa difficulté & l'auſtérité de ſes regles, ne ſent point le travail. Il ſemble que Sarazin n'ait point ſongé à faire un Sonnet, que ce Sonnet ſe ſoit fait tout ſeul, tant il a de douceur, de facilité, de naturel ; & c'eſt cela, n'en doutez point, qui fait ſa beauté. Une des choſes, Monſieur, qui nous touche le plus, que dis-je ? qui nous ravit, qui nous enchante, c'eſt de voir quelqu'un de gêné, faire une choſe avec la même liberté & la même aiſance que s'il étoit

à

à ſon aiſe. Car, pour me ſervir d'un exemple qui vous ſoit familier, pourquoi allez-vous régulierement à l'Opéra ? Pourquoi n'y avez-vous des yeux que pour Mademoiſelle Camargo ? Et pourquoi nous dites-vous éternellement, qu'elle vous paroît inimitable & toûjours nouvelle ? C'eſt que le ſurprenant ne peut preſque point aller avec les Graces, & que pourtant chez elle vous en voyez l'accord : c'eſt que le difficile ne paroît jamais lui coûter ; c'eſt que ſes pas, pour être brillans, n'en ſont pas moins moëlleux ; c'eſt que franchiſſant les bornes de l'humanité, cette Fille incomparable met dans la danſe la

plus

plus haute & la plus élevée ; cette moleſſe & cette aiſance, qu'on ſe trouveroit bien heureux de mettre dans une danſe baſſe & terre-à-terre. Or je ſoûtiens qu'un Sonnet bien fait, produit chez vous une admiration, qui tient de celle que vous avez pour Mademoiſelle Camargo. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ces deux admirations-là, ont la même origine ; & je ſuis ſi content de ma comparaiſon, que je l'étens ſur tous les petits Poëmes contrains, & en particulier ſur le Rondeau, dont je vais vous parler après le Sonnet ; parce qu'il a la même raiſon de plaire, & que ſon grand mérite eſt d'avoir, comme lui, l'air facile, quoiqu'il ſoit

réellement gêné. En effet, Monsieur, le Rondeau eſt, à ſa façon, auſſi aſſujetti que le Sonnet. On veut d'abord qu'il faſſe entrer ſans violence, dans ſon milieu, le premier ou les deux premiers mots par leſquels il commence, & qu'enſuite il faſſe finir ſa derniere Strophe, par ces deux mêmes premiers mots qui doivent ſe trouver à la fin du Rondeau, & y être amenés ſi heureuſement, qu'il ſemble qu'on n'ait pas pû en mettre d'autres, & que la néceſſité ait, pour ainſi dire, produit l'agrément; ſans quoi les refrains du Rondeau, & tous les refrains en général, ſont un mauvais effet & deviennent extrêmement inſipides. Mais vous ne ſauriez

riez concevoir combien ils deviennent piquans, quand au lieu d'avoir l'air contraint, ils paroissent s'être mis d'eux-mêmes à une place où il étoit difficile qu'ils fussent; & où pourtant on les trouveroit à dire s'ils n'y étoient pas. On a alors un petit mouvement d'admiration de voir sortir des Graces du sein de la contrainte; on est frappé d'un petit étonnement; on sent une joie douce de voir des mots, quoique les mêmes, s'ajuster à des idées différentes avec la même facilité que s'ils s'étoient tous faits pour elle. Avez-vous rien vû, par exemple, de moins gêné & de plus naturel que ce Rondeau de Marot.

Au bon vieux tems un train d'Amour régnoit,
Qui ſans grand art & dons ſe démenoit,
Si qu'un bouquet donné d'Amour profonde,
C'etoit donner toute la terre ronde;
Car ſeulement au cœur on ſe prenoit:
Et ſi, par cas, à joüir on venoit,
Savez-vous bien comme on s'entretenoit?
Vingt ans, trente ans, cela duroit un monde
Au bon vieux tems.

Or eſt perdu ce qu'Amour ordonnoit;
Rien que pleurs feints, rien que changes on oit.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'Amour on refonde,
Et qu'on le mene ainſi qu'on le menoit
Au bon vieux tems.

Ce n'eſt point mon deſſein de vous vanter ici la délicateſſe & la naïveté des tours qui forment ce Rondeau, elle eſt néceſſaire à tous les petits Poëmes : mais voyez combien l'idée de Marot gagne à être enveloppée dans ce petit cercle,

ele, combien elle eſt embellie par ces trois refrains, qui tournent ici admirablement bien les uns autour des autres. Certes les refrains, lorſqu'ils ſont heureux, ſont bien aimables, & je ne m'étonne pas que, du Rondeau on les ait tranſportés dans les Ballades. Vous n'y avez peut-être point aſſez pris garde : un de nos goûts les plus vifs, eſt celui que nous avons pour les refrains. Il y a en effet dans les refrains un double plaiſir pour nous : on y trouve d'abord l'agrément de revoir quelque choſe qui avoit plû ; enſuite on admire l'Art que le Poëte a eu de le placer pluſieurs fois ; & ce qui revient à ce que j'ai déjà eu l'honneur de

vous dire, on est touché de la difficulté qu'il y avoit à une pareille entreprise, & charmé qu'on ait sû en triompher. Vous allez tout à l'heure sentir l'effet des refrains, & vous apprendrez en même-tems ce que c'est qu'une Ballade.

A caution tous Amans sont sujets :
Cette maxime en ma tête est écrite :
Point n'ai de foi pour leurs tourmens secrets,
Point auprès d'eux n'ai besoin d'Eau benite.
Dans cœur humain probité plus n'habite.
Trop bien encore a-t-on les mêmes dits,
Qu'avant qu'Astuce au monde fût venue :
Mais pour d'effets, la mode en est perdue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Riches atours, table, nombreux valets
Font aujourd'hui les trois quarts du mérite ;
Si des Amans soûmis, constans, discrets,
Il est encor, la Troupe en est petite ;
Amour d'un mois est Amour décrépite :

Amans

Amans brutaux ſont les plus applaudis ;
Soupirs & pleurs feroit paſſer pour Grue,
Faveur eſt dite auſſi-tôt qu'obtenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Jeunes Beautés envain tendent filets ;
Les Jouvenceaux, cette engeance maudite,
Font bande à part ; près des plus doux objets
D'être indolent chacun ſe félicite,
Nul, en amour, ne daigne être hypocrite ;
Ou ſi par fois un de ſes étourdis
A quelque ſoin s'abaiſſe & s'habitue,
Don de merci-ſeul, il n'a pas en vue ;
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Tous jeunes cœurs ſe trouvent ainſi faits,
Telle denrée aux Folles ſe débite ;
Cœurs de Barbons ſont un peu moins coquets,
Quand il fut vieux, le Diable fut Hermite.
Mais rien chez eux à tendreſſe n'invite ;
Par maints hivers deſirs ſont refroidis,
Par maux fréquens humeur devient bourrue !
Quand une fois on a tête chenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

ENVOI.

Fils de Venus ſonge à tes intérêts ;
Je vois changer l'encens en Camouflets :
Tout eſt perdu ſi ce train continue ;
Ramene-nous le ſiecle d'Amadis ;
Il t'eſt honteux qu'en Cour d'attraits pourvue ;
Où politeſſe au comble eſt parvenue,
On n'aime plus comme on aimoit jadis.

Voilà, Monſieur, ce que c'eſt qu'une Ballade ; trois ou quatre Refrains dont chacun ferme chaque Strophe, & un autre à la fin de l'Envoi, ce qui ne multiplie point trop les Strophes & met des bornes aux Refrains : * car je veux qu'on

* C'eſt du goût pour les Refrains que nous eſt venu infailliblement la Rime, auſſi nous ennuie-t-elle comme eux quand on en abuſe.

qu'on n'abuſe de rien, & je ne ſais ſi on n'a pas mis un trop grand nombre de Refrains dans le Triolet : ce n'eſt, pour ainſi dire, qu'un aſſemblage de Refrains deſtinés à tourner ſans ceſſe les uns autour des autres ; ce qui rend ce petit Poëme fort difficile, mais auſſi aſſez agréable lorſqu'on a triomphé de ſa difficulté. Que dites-vous de celui-là ?

Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie ;
Le beau deſſein que je formai,
Le premier jour du mois de Mai
Je vous vis & je vous aimai.
Si ce deſſein vous plut, Sylvie,
Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.

Rien n'eſt plus ſimple, plus naïf

&

& plus tendre que ce Triolet. Avec quel bonheur tous ces Refrains ne ſont-ils pas enchevêtrez les uns dans les autres ? Auſſi quel charme n'a-t-on pas de voir tant de Naturel au milieu de tant de difficultés ? Car, encore une fois, c'eſt de là que naît la beauté, non-ſeulement de notre Poëſie, en tant que Verſification ; mais encore celle de tous les petits Poëmes, comme Sonnets, Ballades, Rondeaux, Triolets, Lais, Virelais, Ritournelles, &c. Ce ſont, pour ainſi dire, des tours de force qui font plaiſir à voir, parce qu'ils ſont faits avec grace. C'eſt-là que le Naturel n'a point de prix, par la difficulté qu'il y avoit à l'attrapper.

Mais

Mais ne trouvez-vous pas que notre goût pour les tours de force, nous mene quelquefois un peu trop loin ? Outre l'Anagramme & l'Acroſtiche que nous lui devons, il nous a donné encore les Bouts-rimés dont la mode, qui n'eſt pas toûjours ridicule, nous a heureuſement délivrés. Dieu veuille qu'elle ne nous les ramene point quelque jour dans ſa courſe.

C'eſt vous avoir tenu aſſez longtems, Monſieur, ſur le Sonnet, le Rondeau, & tous ces petits Poëmes, qui, outre la Tyranie générale qui eſt attachée à la Poëſie, en ont, comme vous venez de le voir, une qui leur eſt particuliere. Parlons maintenant de ceux qui,

plus

plus au large, n'ont de contrainte que celle qui eſt impoſée à tout ce qui s'appelle Vers.

Le plus conſidérable de ces petits Poëmes, c'eſt l'Epigramme; & voici les conditions qu'on lui demande. On veut que l'Epigramme ſoit vive; on eſt bien-aiſe auſſi qu'elle ſoit courte: ce qu'on lui demande encore, c'eſt un tour extremement piquant. Je n'ai pas ſongé à vous le dire au ſujet du Sonnet; nous aimons prodigieuſement ce qui nous étonne, & ce goût-là ſe déclare principalement dans les petits Poëmes. Comme il n'y a pas moyen là de nous toucher, que le terrain manque, que les paſſions n'ont pas la place qu'il

leur

leur faut pour ſe remuer, tout ce qu'on a de mieux à faire pour nous, c'eſt de nous cauſer des ſurpriſes agréables. Auſſi comptons-nous qu'on nous en donnera, & c'eſt à quoi eſt particulierement obligée l'Epigramme. Ecoûtez celle-ci, elle eſt dans le genre noble : car c'eſt un des priviléges de l'Epigramme de n'avoir rien qui la borne, & de s'exercer ſur tous les ſujets où elle pourra eſpérer de devenir piquante.

Elevé dans la vertu,
Et malheureux avec elle,
Je diſois à quoi ſers-tu,
Pauvre & ſtérile vertu ?
Ta droiture & tout ton zele,
Tout compté, tout rabattu,
Ne valent pas un ſétu.

Mais

Mais voyant que l'on couronne
Aujourd'hui le grand Pomponne,
Auſſi-tôt je me ſuis tu,
A quelque choſe elle eſt bonne.

Ce que vous venez de voir eſt tout-à-fait agréable, & ne laiſſe pas d'être court à ſa façon : mais ce n'eſt pas là la vraie Epigramme. La plus précieuſe pour nous eſt celle qui réveille notre attention, en flatant notre malignité. Parmi celles-là, Monſieur, je vous dirai que celles qui m'ont plû davantage ont toûjours été les plus naïves. Le naïf a, ce me ſemble, un avantage qu'on ne devroit pas attendre de lui, c'eſt d'étonner *. On

* Si l'on vouloit nous humilier il y auroit

On ne fauroit comprendre qu'une jolie choſe ait pû ne pas donner de peine à faire : cependant quand elle eſt naïve, on voit à ſon air qu'elle n'a pas coûté ; ce qui produit une émotion douce, une ſurpriſe

---

roit moyen de le faire au ſujet du naïf : c'eſt notre langage naturel, celui qui devroit nous être le plus familier : n'eſt-il pas honteux qu'il nous étonne ? c'eſt néantmoins ſa grande propriété. En grand, il étonne par ſon air ſimple qui le met en oppoſition, & le fait contraſter avec la grandeur du ſujet. Naïf purement naïf, tel qu'il eſt dans le Conte ou dans l'Epigramme, il étonne par ſon air qui ſimple & ingenu, le met en oppoſition & le fait contraſter avec la fineſſe.

prise agréable. Un autre avantage du naïf, avantage qui est de la derniere utilité dans l'Epigramme, c'est de blesser mortellement ; ce qu'on ne sauroit faire que par son secours. Le naïf fait foi qu'on n'est pas fâché. Or pour fâcher quelqu'un, il est d'une grande importance de n'en pas avoir l'air. Un ancien Poëte François dont j'ai oublié le nom, en fit une autrefois qui me paroît bien naïve, & par-là même bien méchante : elle roule sur une Femme qui faisoit la jolie, & qui apparemment ne l'étoit point. La voici :

Lise a beau faire la mignarde,
Chaque jour elle s'enlaidit,
Ce n'est pas que je la regarde ;
Mais tout le monde me le dit.

Assurément

Assûrément la colere n'a pas fourni les tours simples & naturels de cette Epigramme ; on n'y sent que le mépris, on n'y voit que le dédain, & c'est justement par-là qu'elle est insultante. N'est-il pas singulier, Monsieur, que pour être bien méchant il ne faille point être en colere ?

De l'Epigramme vous trouverez bon que je vous fasse passer au Madrigal ; aussi, dit-on qu'il tient un peu d'elle : & en effet il lui arrive quelquefois de s'exprimer & de finir comme l'Epigramme. Pour moi j'aimerois assez qu'il n'eût rien de commun avec elle. Le piquant de l'Epigramme, ce qu'elle a de tourné, ce qu'elle a même de vif,

va mal avec la tendreſſe ; & par conſéquent avec le Madrigal, qu'on regarde, & que je crois effectivement qu'on doit regarder comme l'expreſſion d'un ſentiment amoureux. Il faut que je vous en diſe un qui m'a toûjours frappé en beau, & qui eſt pourtant de ce pauvre Pradon, *ſi ſouvent opprimé des Sifflets du Parterre.* Une jolie femme pour laquelle il avoit du goût, lui avoit écrit une lettre fine & ingénieuſe : voici la réponſe que Pradon lui fit.

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'eſt pour vous un amuſement ;
Moi qui vous aime tendrement
Je n'écris que pour vous le dire.

Connoiſſez-vous un plus joli Ma-

Madrigal que celui-là ? C'eſt le pur ouvrage du cœur : on ne voit point que l'eſprit s'en ſoit mêlé ; & je le mettrois volontiers, pour le Naturel, à côté de cette belle Epigramme de Catulle.

Odi & amo ; quare id faciam fortaſſe requiris ?
Neſcio ; ſed fieri ſentio, & excrucior.

C'eſt encore le ſentiment tout ſeul qui parle ici, & qui ſe peint lui-même ; & je vous avouerai que j'aime mieux ces ſortes de Madrigaux, que ceux qui ont de la pointe. Je demande grace néantmoins pour ceux de M. de la Sabliere ; je me ſouviens d'en avoir vû dans ſon Recueil, de fort aimables : le ſentiment qui doit être l'ame du

Madrigal, domine & se montre toûjours; les plus tournés même de ses Madrigaux ont quelque chose de simple & de touchant. Ne seroit-ce point que l'idée, qui ferme chez lui le Madrigal, n'étant jamais étranglée, & se trouvant affranchie de nos constructions scrupuleuses, au milieu des tours paroît encore libre & naturelle? Vous le dirai-je? On écrivoit en ce tems-là plus à son aise qu'on ne fait aujourd'hui, & je crois que ce n'étoit point par paresse. Sans doute qu'on avoit senti qu'en pressant une idée, on lui donnoit à la vérité de l'éclat, mais qu'on lui ôtoit en même-tems du naturel. En effet, une idée délicate perd in-

infailliblement de ſa grace & de ſa douceur, lorſque, craignant qu'elle ne ſoit trop au large, on s'aviſe de la ſerrer dans un eſpace trop court. En voici un exemple. M. de Ségrais avoit compoſé ce Madrigal pour une Dame.

Quand à mon eſprit je propoſe
De faire pour vous, Vers ou Proſe,
Soudain il s'y diſpoſe,
Et ne trouve rien de plus doux.
Si pourtant à votre courroux
Souvent ſa pareſſe m'expoſe,
Savez-vous quelle en eſt la cauſe ?
Il s'amuſe à penſer à vous,
Et ne peut plus faire autre choſe.

Il eſt à croire que M. de Fontenelle a trouvé l'idée de M. de Ségrais fort jolie : mais apparemment qu'il n'a pas été content de la forme ;

me, & voici celle qu'il lui a donnée.

Je veux chanter en Vers la beauté qui m'engage ;
J'y penſe, j'y repenſe, & le tout ſans effet ;
Mon cœur s'occupe du ſujet,
Et l'eſprit laiſſe-là l'ouvrage.

Certainement la façon de M. de Fontenelle eſt plus brillante : mais je vous avoue que j'aime mieux l'autre ; elle eſt plus naturelle & ſent plus l'Amant. Toutes ces oppoſitions du cœur & de l'eſprit ne viennent point dans la bouche d'un homme qui aime ; on n'a pas le loiſir d'analyſer ainſi ſes idées ; on ne ſonge qu'à aimer & qu'à le dire, & en le diſant on ne s'amuſe point à faire le bel eſprit. Horace l'a dit avant moi ; voulez-vous me tou-

toucher ? Ayez ſoin de l'être. Si vous me parlez de vos mouvemens, & que vous ne m'en parliez point d'un air pénétré, je croirai que vous vous moquez, je ne vous écouterai point ; & ſi vous me parlez avec eſprit, je verrai que vous en avez : mais je verrai auſſi que vous ne ſavez pas le mettre à ſa place.

En voilà aſſez ſur les Madrigaux, parlons un peu des Stances. Vous ſavez ſans doute que la Stance eſt un petit nombre fixé de Vers, à rimes ordinairement entremêlées ; dont le ſens eſt complet, & forme une eſpece de repos. Je ne vous dirai pas non-plus que les Stances peuvent être de 4. de 6. de 8. &

10. Vers ; qu'il eſt permis auſſi d'en faire de nombre impair, comme de 5. de 7. & de 9. Mais comme je fais profeſſion ici de vous expliquer mes goûts, permettez-moi de vous dire, que je n'aimerois pas qu'on en mît un grand nombre de ſuite. Des repos trop ſouvent répétés ennuient, n'ont point de variété, & ſentent l'affectation. Il me ſemble auſſi que ſi je me mêlois d'en faire, j'éviterois d'en faire de quatre Vers, ou que j'en ferois rarement, parce que je les trouve trop courtes : l'eſpace y eſt trop étroit, pour que l'idée s'y développe à ſon aiſe, & la captivité dans laquelle le ſens eſt mis, eſt infailliblement ſentie, ſurtout

lorſqu'on

lorſqu'on en met beaucoup de ſuite. Je trouve encore que ces Stances courtes, lorſqu'elles ſont un peu multipliées, produiſent une Monotonie déſagréable. Dans les Stances, de ſix, de huit ou de dix Vers, la Monotonie eſt moins ſentie : l'eſprit qui eſt attaché & ſuſpendu par l'idée qu'on lui annonce, & qu'on lui donne après la lui avoir fait ſuffiſamment attendre, l'eſprit, dis-je, qui eſt content, ne s'aviſe pas de quereller. Ainſi Monſieur, on ne ſauroit me donner trop ſouvent des Stances de huit ou dix Vers : mais je ne veux pas qu'on m'en donne trop à la fois, & c'eſt une attention que je ſuis charmé qu'on ait dans l'Ode où l'on n'en

met communément que dix ou douze. Mais à propos d'Ode ; dites-moi, je vous prie, pourquoi n'appelle-t-on pas Stances les Odes qui n'ont point d'enthousiasme, & qui n'en doivent point avoir, telles que sont celles qui ont des matieres douces ou galantes à traiter ? N'y auroit-il pas dans les Poëtes une espece de petite vanité à donner ainsi à tout ce qu'ils font, le nom d'Ode, qui a quelque chose de plus élevé, & qui apparamment les flate davantage ? Quand Racan écrit à M. le Comte de Bussi, au lieu d'intituler sa Lettre *Ode*, n'étoit-il pas plus naturel qu'il l'intitulât une Epître en Stances ? C'est une

Epître

Epître toute ſimple où il n'entre rien de Pindarique, & le nom d'Ode n'eſt bon là, ainſi qu'en bien d'autres endroits, qu'à faire prendre le change, & à faire attendre une fougue & des tranſports Lyriques, qu'on ne voit point arriver. Voici la prétendue Ode de Racan, que j'appelle moi Stances, & qu'eu égard à ſa beauté, je vous permets, ſi vous en avez bien envie, d'appeller Ode.

Buſſi, notre Printems s'en va preſque expiré;
Il eſt tems de joüir du repos aſſûré
Où l'age nous convie:
Fuyons donc ces grandeurs, qu'inſenſés nous ſuivons,
Et ſans penſer plus loin joüiſſons de la vie
Tandis que nous l'avons.

Donnons quelque relâche à nos travaux passés ;
Ta valeur & mes Vers ont eu du nom assez
Dans le siecle où nous sommes ;
Il faut aimer notre aise, & pour vivre contens
Acquérir par raison ce qu'enfin tous les hommes
Acquierent par le tems.

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hasards
Où la Gloire te mene ?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toûjours que la mort qu'avecque moins de peine
L'on trouve en son foyer.

Que sert à ces galans ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la Lice ébloüir le Soleil :
Des Tréfors du Pactole,
La gloire qui les suit, après tant de travaux,
Se passe en moindre tems que la poudre qui vole
Du pié de leurs chevaux.

A quoi sert d'élever les murs audacieux
Qui de nos vanités font voir jusques aux Cieux
Les folles entrepriſes ?
Maints châteaux accablés dessous leur propre faix
Enterrent avec eux les noms & les deviſes
De ceux qui les ont faits.

Employons

Employons mieux le tems qui nous eſt limité,
Quittons ce fol eſpoir par qui la vanité
Nous en fait tant accroire :
Qu'Amour ſoit déſormais la fin de nos deſirs ;
Car pour eux ſeulement les Dieux ont fait la gloire,
Et pour nous les plaiſirs.

Heureux ! qui dépouillé de toutes paſſions
Aux lois de ſon pays regle ſes actions
Exemptes d'artifice,
Et qui, libre du ſoin qui t'eſt trop familier ;
Aimeroit mieux mourir dans les bras d'Arténice
Que devant Montpellier.

Je ne me donnerai pas la peine de vous vanter ces Stances, à vous qui êtes charmé du beau naturel. Quelle douceur ! On ne voit point là de tranſition dure, de conſtruction forcée. Ici les idées s'amenent elles-mêmes, les images ſont faites pour les idées, les tours y ſont af-

fectueux : Racan les a pris dans son cœur ; ces Stances y étoient, pour ainsi dire, toutes faites. Dailleurs, quelle sobriété pour le nombre des Stances, & avec quel art le Poëte ne s'arrête-t-il pas ? Il ne faut pas toûjours donner de belles choses ; il faut laisser le tems de prendre haleine, s'arrêter tout court pour donner le loisir d'admirer. Surtout il est dangereux de donner longtems du beau de la même espece. On ne sauroit concevoir, Monsieur, combien nous aimons la variété, surtout dans les beautés d'art, telle qu'est la Versification & le nombre de la Poësie. Nous ne sommes pas, à beaucoup près, aussi difficiles au sujet de la Prose ; qu'elle

qu'elle ſoit un peu vive, un peu animée, cela nous ſuffit, & à de pareilles conditions elle ne nous laſſe jamais. Pourquoi cela? C'eſt que c'eſt notre langage naturel, & ce langage, quoiqu'uniforme en apparence, ne laiſſe pas d'être fort varié. Mais l'harmonie mécanique des Vers, étant une eſpece de Muſique, vous devez ſentir le beſoin qu'elle a de variété; & pour moi je ne doute pas qu'un Recueil d'Odes ou de Stances, fût-il de la derniere beauté, ne vous ennuyât beaucoup, ſi l'on avoit eu l'imprudence de le faire ſur la même meſure.

Après vous avoir parlé des Stances, j'aurois ſi je voulois quelque

hoſe à vous dire d'un petit Poëme
ıvenţé de nos jours,& qu'on nom-
ıe Cantate. C'eſt un morceau de
oëſie, compoſé de trois récits
ont chacun eſt coupé par une ré-
exion légere, ou par quelque
hoſe qu'on imagine à l'occaſion
u récit. Par là ce petit Ouvrage
cquiert une grande variété, &
ournit à la Muſique pour laquelle
l eſt fait, des mouvemens agréa-
les. Auſſi ces petits Poëmes ont-
ls beaucoup d'agrément lorſqu'ils
ont parés des graces dont la Muſi-
ique ſe ſert pour les embellir : mais
'eſt une pitié de les voir tout nuds
& rendus à la Poëſie. On eſt preſ-
que honteux d'avoir été ſéduit par
le petits Poëmes fades, ſecs, dé-
charnés

charnés & abſolument hors de la Nature. *Je ne* ſaurois ſurtout pardonner à la Cantate ces interruptions faites au récit. Dès que la Muſique ſe retire & laiſſe la Cantate à elle-même, ces interruptions deviennent la plus cruelle choſe du monde. En effet, rien ne nous impatiente plus qu'un récit qu'on nous coupe dans le vif, & ce tour-là nous eſt joüé ſans miſéricorde trois fois dans la Cantate. Sachez néantmoins que nous en avons quelques-unes d'agréables: M. de Fuſelier nous en a donné qui ont du mérite, celles de Rouſſeau ont de la beauté. Vous y voudriez peut-être quelque choſe de facile & de tendre; que Rouſſeau, quoique

que fort bon d'ailleurs, n'avoit pas; mais que voulez-vous? Il n'eſt pas donné à tout le monde d'être fort à la fois & délicat, & quand Rouſſeau auroit été les deux, réuſſi-t-on à corriger le vice d'un genre quand par ſa nature il eſt mauvais?

Après le mal que je vous viens de dire de la Cantate, il ne me reſte plus rien de conſidérable à vous apprendre ſur les petits Poëmes. J'ai envie maintenant de vous parler des Vers Marotiques, parce que je les aime beaucoup. En effet, outre que leur Hémiſtiche eſt inégale, ce qui produit une harmonie extrèmement variée, ils ont encore un avantage, ils ne ſont point obligés

obligés à terminer le ſens. Un vers peut avec bienſéance enjamber ſur l'autre, ce qui rapproche fort de la Proſe cette eſpece de Poëſie : mais en compenſation, & en vertu de la liberté qu'on donne à ces Vers, on eſt très difficile à leur égard. On demande qu'ils ſoient vifs & pourtant délicats ; ſurtout on exige d'eux qu'ils ſoient naïfs, & l'on a raiſon. Deſtinés comme ils ſont à badiner ou à conter, tout autre ſtyle leur meſſiéroit ; d'ailleurs, Marot nous a ſi bien accoûtumés à en voir de naïfs, que nous ne ſaurions plus nous en paſſer. Mais ne trouvez-vous pas que, content d'attraper ſa naïveté, on devroit moins s'attacher à ſes expreſ-

preſſions ? Il réſulte de cette imitation trop ſervile, un langage Gaulois qui embarraſſe, & qui par la fatigue qu'il donne à l'eſprit, trouble ſon plaiſir & empêche qu'on ne ſoit ſenſible, autant qu'on devroit l'être, à la beauté de ces petits Ouvrages, dont la grande perfection conſiſte à être faciles, ſimples & naturels. Or rien encore une fois ne contribue davantage à leur donner ce beau naturel, que la permiſſion qu'ils ont de tranſporter le ſens d'un Vers à l'autre ; & cette permiſſion fait, à mon gré, aſſez bien la critique des genres de Poëſie, qui ont des ſentimens à peindre, & qui en ſont leur objet, tels que ſont les Ouvrages de Théâtre ;

Théâtre : car enfin si cet enjambement, malgré le peu d'habitude que nous y avons, nous paroît aimable dans les Vers Marotiques, il est clair que l'usage que nous avons dans la Poësie de faire finir le sens par chaque Vers, n'est pas dans la Nature; & ce qui m'assûre encore que cette méthode est vicieuse, c'est que je vois qu'un Acteur, lorsqu'il est intelligent, corrige tant qu'il peut le vice de notre Poësie, & sans s'embarrasser d'appuyer sur la fin du Vers, court tant qu'il peut au sens, & néglige cette harmonie puérile, cette petite beauté d'Art dont la Nature, quand il sait la consulter, lui ordonne le sacrifice.

Il y a encore dans le ſtyle Marotique une ſource de beauté, que vous ne me pardonneriez pas d'avoir oubliée ; c'eſt la ſuppreſſion des articles. Quand cette ſuppreſſion eſt faite à propos, & dans les endroits où la clarté du ſens n'en peut être obſcurcie, elle fait des merveilles ; elle anime, ſoûtient le diſcours, & ſans lui ôter de ſa facilité, lui donne de la rapidité & de la vigueur. Nous ſommes vifs, tout ce qui nous retarde & nous arrête, nous impatiente, & c'eſt-là néanmoins la grande propriété des articles. Auſſi nos Peres avoient-ils l'adreſſe de les ſupprimer tant qu'ils pouvoient. Liſez pour voir Montagne au ſujet de la mort :

» Si

» Si vous ne ſavez pas mourir ne » ne vous chaille, Nature vous en » informera ſur le champ pleine- » ment & ſuffiſamment : elle fera » exactement cette beſogne pour » vous ». Si nous avions la même choſe à dire, croyez-vous que nous la diſſions auſſi vivement ? Non ; Monſieur, nous n'aurions déjà pas la permiſſion de ſupprimer les articles ; * d'ailleurs, ce ſtyle familier

* Je demande pourquoi l'on a refroidi notre Langue par l'emploi continu des articles ? C'eſt, dit-on, parce qu'ils ſont néceſſaires à la clarté du Diſcours. Fort bien, mais la Langue de nos Peres ne s'entendoit-elle pas ? Qu'on voie l'exemple que je viens de citer. *Si vous ne*

lier & vif nous ſeroit défendu : car nous ſommes devenus nobles & froids ;

---

ne ſavez pas mourir ne vous chaille ; Nature vous en informera ſur le champ, &c. Le ſens eſt-il obſcur ? Et qui de nous n'eſt pas charmé de voir ici la Nature perſonnifiée par la ſuppreſſion de l'article, qui employé là n'auroit ſervi qu'à rendre la phraſe trainante. Il eſt fort ordinaire de gâter une choſe en voulant l'embellir. Notre Langue du vivant d'Amyot & de Montagne avoit-ce me ſemble, tout ce qu'il lui falloit : pourquoi a-t-on été depuis & va-t-on toûjours en la chatrant ? Paſchal dans ſes penſées eſt aſſûrément plus ſage que Montagne : qui oſeroit l'imiter dans ſes hardieſſes ? Je connois telle expreſſion dans les Lettres de Madame de Sévigné qui

Froids : mais ce qui nous eſt interdit dans la Proſe & dans la Poëſie en *général*, nous eſt heureuſement permis dans les Vers Marotiques. Là toute expreſſion a de la nobleſſe de reſte, quand elle peint notre

---

qui nous ravit tous d'admiration. Je gage qu'il n'y a aucun de nos bons Auteurs qui oſât l'employer. Pour en revenir aux articles, il eſt certain que leur ſuppreſſion eſt un des grands ornemens de la Poëſie Marotique : mais il y faut du goût & de l'adreſſe, pour peu que la ſuppreſſion nuiſe à la clarté elle eſt mauvaiſe : n'y nuit-elle point, elle eſt grace. Tout ce qui n'étoit point néceſſaire & qu'on nous ôte ſe convertit en gain & devient bénéfice.

notre idée avec chaleur. Là quand ces termes froids que nous avons ordinairement à la bouche, ne nous ſervent pas au gré de notre imagination, nous nous faiſiſſons des vieux qui ſont plus énergiques; & comme on nous a laiſſé la liberté de ne les pas refroidir par des conſtructions trop ſcrupuleuſes, nous nous faiſons un ſtyle plein, vif, ſerré, & mille fois plus naturel qu'un ſtyle qui, à force d'être compaſſé a communément le malheur d'être froid.

Des Vers Marotiques je vais vous faire paſſer à une autre eſpece de vers qu'on appelle libres & irréguliers. On les a appellés ainſi parce qu'on y eſt un peu plus à ſon aiſe

que

que dans les autres. Je ne sais pourtant, si à les regarder d'un certain côté, ce ne sont pas les plus ingrats ; comme le Poëte y est moins gêné, on exige de lui davantage, & s'il les vouloit faire tels que les a faits Madame Deshoulieres, il n'y auroit pas pour lui beaucoup à gagner aux commodités qu'on lui auroit donné.

J'ai encore un mot à vous dire à l'honneur des Vers libres, & le voici.

Le retour de la rime, ce retour qui est quelquefois si ennuyeux, n'y est presque pas senti, & c'est je crois ce qui m'attache à eux. N'est-il pas singulier, Monsieur, que ce plaisir auquel nous sacri-

sions tant & de si bonnes choses ; le plaisir de la rime dégénere si vîte & si facilement en peine ? Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? C'est que si nous souffrons que pour nous réveiller on nous écarte quelquefois de la Nature ; nous ne voulons pas que ce soit pour long-tems, il faut au plus vîte nous ramener à elle ; sans quoi nous crions & nous avons réellement droit de crier : car il n'y a qu'elle qui soit pour nous vraiment & constamment aimable.

SUR

SUR
L'OPERA.

DÉCLAMEZ contre l'Opéra, Monsieur, étalez votre Saint Evremont; * dites-nous avec cette belle imagination qui nous persuade

* Je ne m'étendrai pas sur ce que dit Saint Evremont au sujet de l'Opéra, il n'y a rien de si superficiel : mais je suis bien-aise de parler de lui. On ne sauroit nier que ce ne fût un homme de beaucoup d'esprit, aussi en eut-il la réputation, & il la méritoit. C'est une fort belle chose que son Morceau sur le génie du Peuple

péra. L'Opéra eſt comme une jolie femme, à qui l'on connoît je ne ſais combien de travers, & que malgré cela l'on ne ſauroit quitter; car il faut être de bonne foi: Auſſi ai-je pris ſérieuſement le parti de vous avoüer tous ſes défauts: je veux bien même aller juſqu'à vous dire, qu'il eſt impoſſible qu'un homme de bons-ſens, qui ſe trouve pour la premiere fois de ſa vie à l'Opéra, ne ſoit peiné & même bleſſé d'un pareil Spectacle. Cependant croyez-vous que cet homme de bons-ſens fût toûjours de mauvaiſe humeur ſi on le menoit à Armide, ou à un Opéra qui fût fait ſur un pareil modele? Pour moi, je crois que s'il y paſſoit quelques

ques mauvais momens, il en auroit en récompense quantité de délicieux, & qu'à tout prendre il se remercieroit d'y avoir été: car enfin tout n'y est pas ridicule. Ce qui y blesse le plus, c'est l'exposition du sujet, parce qu'il est communément en récit, & qu'avides comme nous sommes d'attraper la fin d'un récit, il est tout-à-fait hors de la Nature qu'on nous fasse languir après, par un chant qui nous impatiente. Mais prenez garde que ce défaut-là ne se trouve pas dans un Opéra qui est bien-fait.

Voyez Armide, presque tout, jusqu'à l'exposition, y est en action. L'Opéra ouvre par une des Confidentes de la Princesse, qui

lui dit qu'elle ne conçoit pas ce qui peut la chagriner ; qu'elle eſt belle, qu'elle eſt jeune, qu'elle eſt aimable, que rien ne réſiſte à ſes charmes, que les plus vaillans Guerriers du camp de Godefroi ſont déjà en ſa puiſſance. A quoi elle répond d'un air piqué :

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous ;
Renaud pour qui ma haine a tant de violence,
L'indomptable Renaud échappe à mon courroux ?
Tout le Camp ennemi pour moi devint ſenſible,
Et lui ſeul toûjours invincible
Me gloire de me voir d'un œil indifférent :
Il eſt dans l'âge aimable, où ſans effort on aime ;
Non, je ne puis manquer ſans un dépit extrême,
La conquête d'un cœur ſi ſuperbe & ſi grand.

Enſuite, ſur ce que ſa Confidente lui repréſente, que pour un Eſclave de moins, un triomphe ſi

beau

beau perdra peu de sa gloire : Elle dit :

Les Enfers ont prédit cent fois ;
Que contre ce Guerrier nos armes seroient vaines,
Et qu'il vaincra nos plus grands Rois.
Ah ! qu'il me seroit doux de l'accabler de chaînes
Et d'arrêter le cours de ses exploits !
Que je le hais ! que son mépris m'outrage !
Qu'il sera fier d'éviter l'esclavage
Où je tiens tant d'autres Héros !
Cette flamme en son importune image
Malgré moi trouble mon repos :
Un songe affreux m'inspire une fureur nouvelle
Contre ce funeste ennemi :
J'ai cru le voir, j'en ai frémi :
J'ai cru qu'il me frappoit d'une atteinte mortelle ;
Je suis tombée aux piés de ce cruel vainqueur !
Rien ne fléchissoit sa rigueur,
Et par un charme inconcevable
Je me sentois contrainte à le trouver aimable
Dans le fatal moment qu'il me perçoit le cœur.

Voilà, Monsieur, ce qui a droit d'être le plus mauvais à l'Opéra ;

c'eſt-à-dire, l'Expoſition. Voyez néantmoins comme cela eſt beau, & combien le chant l'embellit encore! Mais où commence le triomphe de la Muſique, c'eſt à la Scene du ſecond Acte. A cette belle Scene, où Armide, un poignard à la main, & prête à ôter la vie à Renaud, fait ce charmant & fameux Monologue.

Enfin il eſt en ma puiſſance
Ce fatal ennemi, ce ſuperbe vainqueur!
Le charme du ſommeil le livre à ma vengeance;
Je vais percer ſon invincible cœur.
Par lui tous mes captifs ſont ſortis d'eſclavage;
Qu'il éprouve toute ma rage.

Après quoi elle s'approche de Renaud, veut le frapper, n'en a pas la force, & s'écrie:

Quel trouble me ſaiſit? Qui me fait héſiter?
Qu'eſt-ce qu'en ſa faveur la pitié me veut dire?
Frappons... Ciel! qui peut m'arrêter?

Acte

Achevons... Je frémis, vengeons-nous !... je
soupire !
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui ?
Ma colere s'éteint quand j'approche de lui :
Plus je le vois, plus ma fureur est vaine ;
Mon bras tremblant se refuse à ma haine !
Ah ! quelle cruauté de lui ravir le jour !
A ce jeune Héros tout cede sur la terre ;
Qui croiroit qu'il fut né seulement pour la guerre ?
Il semble être fait pour l'amour.

Je sais qu'il y a bien du mal à dire de l'Opéra en général, & j'ai commencé par en convenir. Mais quand je vous dirai que la Scene que je viens de citer, prise séparément & en elle-même, est une chose admirable, qu'elle a tout ce qu'il faut pour produire en chant un effet merveilleux ; je vous défie, vous & qui que ce soit, de me le

diſputer ; & ne dites pas qu'elle ſe-roit plus belle dans une déclamation ſimple : je dis hardiment que cela n'eſt pas poſſible, & je le ſoûtiendrai devant toute la terre. Qu'on faſſe revivre par curioſité la Journet & la le Couvreur : Que l'une fiere de ſes talens, déclame cette belle Scene avec toute la fineſſe, avec toute l'intelligence qu'elle portoit au Théâtre : que l'autre animant ſes beaux yeux, déployant ſes beaux bras, mette à ſes chants & à ſon action, ce feu, cette dignité, cette nobleſſe, qui nous fait ſouvenir d'elle avec tant de plaiſir ; je ſuis ſûr que nous ſerons tout autrement émus par les chants de la Journet, que par la déclamation de

de la le Couvreur, y eût-elle mis cette perfection qui lui a valu autrefois de votre part tant d'éloges.

Il y a dans la Musique une je ne sais quelle Analogie avec nos passions, une certaine force pour les peindre, à laquelle les paroles toutes seules n'atteindront jamais, & dont les passions, pour être exprimées dans toute leur énergie, auront toûjours besoin. Car enfin, si les paroles peignent les troubles, les agitations, les mouvemens de l'ame : elles ne les peignent avec vérité & avec force, qu'autant qu'elles sont aidées des inflections, qui, produites par nos mouvemens mêmes ; & faites pour les accompagner, servent admirablement à

les faire reconnoître. Or cette ſuite d'inflections différentes, ce mélange, cette ſucceſſion variée de ſons, tantôt hauts, tantôt bas, tantôt enflés, tantôt diminués, forment néceſſairement un chant, & il eſt certain que ce chant, qui n'eſt autre choſe que notre Récitatif, bien fait par le Muſicien, & bien débité par l'Acteur : loin d'être hors de la Nature, ſera dans tous les tems & dans tous les pays, l'image la plus naïve de nos mouvemens, & le langage le plus fidele de la paſſion.

Hé bien, direz-vous, il y auroit de la mauvaiſe foi à ne pas convenir que la Muſique a bonne grace, dans quelques Scenes d'Opéra, qui

ſe

ſe trouvant par haſard animées, peuvent recevoir du chant un nouveau feu, une ſeconde expreſſion qui doit les embellir. Mais quel monſtre qu'une Tragédie miſe en Muſique d'un bout à l'autre? Songez que le but des Spectacles eſt, ou du moins doit être de ſéduire l'imagination; que la meſure de l'habileté d'un Peintre eſt la meſure de l'illuſion qu'il fait aux yeux, qu'on ne ſauroit réuſſir à bien tromper dans un Spectacle, que par un parfait aſſujettiſſement à la vraiſſemblance; qu'en conſéquence il n'y a jamais rien eu de ſi fou, que le deſſein de nous toucher en introduiſant ſur un Théâtre des gens qui converſent, qui donnent des ordres,

ordres, qui déliberent, & qui pis eſt, qui agoniſent, & qui meurent en chantant.

A cela, Monſieur, vous vous imaginez qu'on n'a rien à répondre : permettez-moi de vous dire que vous vous trompez. Je dis moi que quelque fou, & que quelque ridicule que paroiſſe un pareil deſſein, ceux qui l'ont imaginé n'étoient point ſots, & qu'en qualité de gens qui nous avoient bien étudiés, ils pouvoient ſe flater de l'exécuter. Vous ne nous connoiſſez pas : on nous croit fort attachés à la vraiſſemblance, & nous le ſommes en effet, au point que nous crions comme des déſeſpérés quand on y manque, ſurtout quand nous comptons

comptons qu'on n'y manquera pas. Mais qu'on nous annonce, qu'on nous avertiſſe qu'on y manquera; qu'on prenne le plus petit prétexte du monde pour y manquer: Qu'il arrive un Dieu, un Enchanteur, une Fée: qu'on nous tourne la tête avec un peu de merveilleux; nous diſpenſons de cette vraiſſemblance, qui nous eſt ſi chere; du moins eſt-il ſûr que nous ſouffrons peu de ne la pas trouver, pourvû qu'on nous dédommage de ſon abſence. Car après tout, nous ne ſommes point ſots, & ſi nous renonçons quelquefois à ce que nous aimons, c'eſt toûjours pour avoir quelque choſe que nous aimons davantage. Voilà, Monſieur, nos

diſ-

dispositions à tous ; dispositions qui sont partie de notre essence, & que vous êtes bien le maître de ne pas approuver si vous voulez ; mais que nous porterons en dépit de vous, non-seulement à l'Opéra, mais encore dans les genres qui nous paroissent les plus raisonnables. Voyez ce genre à qui l'on a donné de si beaux & de si superbes noms : celui que par excellence l'on a appellé le Chef-d'œuvre de l'esprit humain, le Poëme Epique ; combien de choses n'y a-t-on pas à digérer ? Des statues qui parlent, des trépiés qui marchent, des vaisseaux qui se gouvernent eux-mêmes. Passez de-là à nos deux genres de Poësie, où la vraisemblance

blance eſt de plus recommandée, & où en effet elle paroît le plus néceſſaire, la Comédie & la Tragédie. Combien de fois l'imagination n'y eſt-elle pas violentée? Que dites-vous des Monologues? Les trouvez-vous bien dans la nature? Et ces *à parte*, qui entendus diſtinctement par le Parterre ſont cenſés ne l'être point de ceux à côté de qui l'on eſt: tout cela eſt-il bien dans la vraiſſemblance? Tout cela ſe ſouffre néantmoins; on s'y fait; on ſent ce qu'on perdroit ſi toutes ces imperfections étoient ôtées. Il en eſt de même de l'Opéra. Il y a mille choſes qui y ſont miſes en Muſique, & qui n'y devroient pas être. Mais comment faire? Pour avoir

avoir ce qu'on aimoit, il a bien fallu se résoudre à avoir ce qu'on n'aimoit pas. Si nos Opéra étoient simplement déclamés, tous les défauts dont vous vous plaignez disparoîtroient. Ces Récits qui vous y déplaisent, se trouveroient à leur place, & ne vous choqueroient plus. Mais toutes ces belles Scenes, qui vous serrent le cœur dans Armide & dans Atys, ce bel accompagnement qui les soûtient, ces belles Ritournelles qui les annoncent; vous ne les auriez plus, & assûrément à tous ces retranchemens vous auriez bien à perdre. Croyez-moi, Monsieur, quand on a fait un Opéra pour la premiere fois, on a bien pensé à ce qu'on faisoit.

faiſoit. Quelqu'un a dit, dès que les Arts, qui ſont faits pour peindre, peuvent donner une nouvelle vie, une ſeconde expreſſion à ce qu'ils auront à repréſenter ; dès qu'ils peuvent ſe prêter des ſecours, des agrémens mutuels ; quel inconvénient y auroit-il à les faire marcher & imiter enſemble ? En conſéquence de cette obſervation, on a aſſocié la Poëſie avec la Muſique ; on a été plus loin, on y a aſſocié la Danſe : on a uni ces trois Arts, pour donner aux mouvemens & aux objets qu'on avoit à peindre, plus de force, plus de vérité & plus d'agrémens. De vous aſſûrer que ce projet là s'exécute bien régulierement, c'eſt une autre

tre affaire. Mais prenez garde qu'il ſuffit, pour qu'on ait pû en haſarder le mélange, que ce mélange ait réuſſi, & l'expérience nous apprend qu'il a réuſſi, & que ſouvent il réuſſit encore.

Voilà, je crois, ſur quoi ont été fondés les Inventeurs de l'Opéra. Et qui penſez-vous que ce fuſſent que ces Inventeurs? Vous ſerez bien étonné quand vous le ſaurez. C'étoit ce que la Nature a jamais fait de mieux en hommes : c'étoit les Créateurs des Arts & des Sciences : c'étoient les Grecs * pour tout

* Quoique l'invention de l'Opéra puiſſe à bon titre être attribuée aux Grecs,

tout dire, & ne croyez pas que je badine ; je le crois, & j'ai réelle-

ment

Grecs, ce n'eſt pas directement d'eux que nous le tenons. Les Vénitiens l'apporterent en France, & l'y apporterent en pitoyable état. C'étoit un mélange de Comique & de Tragique. On ſait combien Cadmus, qui eſt le premier des Opéra de Quinault, quoique plein de choſes admirables eſt mauvais : mais Quinault n'étoit pas fait pour être long-tems mauvais. On vit bien-tôt après dans Théſée un Comique plus fin & beaucoup plus noble. Enſuite de quoi Quinault ſe livra tout-à-fait à lui-même ; c'eſt-à-dire, au beau, & nous donna ces Opéra, qui, quoique l'envie & Deſpréaux en aient pû dire, feront l'admiration de tous les ſiecles.

ment droit de le croire ; car enfin ils avoient des machines, ils avoient des décorations, & peut-être de plus belles que les nôtres. Nous ne parlons à l'Opéra qu'en chantant, ils parloient de même dans leurs Tragédies ; car on ne sauroit dire qu'une déclamation qu'on noteroit, qu'on soutenoit d'instrumens, ne fût pas un chant. Les Chœurs de leurs Tragédies étoient pleins de machines, de danses dessinées, telles à-peu-près que nous en avons dans nos Opéra. Peut-être avoient-ils moins d'instrumens ; mais enfin, ils en avoient : ils avoient des flutes de toutes sortes d'especes : ils avoient des manieres de violons, des lyres

plus

plus ou moins chargées de cordes. Je sais bien que ce n'est pas encore là notre Opéra ; qu'il s'en faut bien que nous y soyions aussi retenus, aussi sages qu'ils l'étoient dans leurs Tragédies : mais que voulez-vous, en travaillant sur le plan de leurs Tragédies, au risque de le gâter, nous avons voulu l'enrichir : il falloit pour cet effet y nous mettre au large. Au dessein que nous avions, rien ne nous a paru plus propre que le merveilleux. Nous l'avons donc dérobé au Poëme Epique : au moyen de ce vol nous avons eu la machine ; c'est-à-dire, les Dieux & les Enchanteurs : avec cela nous avons eu le droit de nous moquer de la vrais-

ſemblance ; & au fond, Monſieur, ſi nous avons perdu, convenez auſſi que nous avons prodigieuſement gagné. N'eſt-ce donc rien à votre avis, que de traverſer ſans danger les mers, que de parcourir en un inſtant & ſans fatigue, les quatre parties de l'Univers, d'être enlevé au ſortir d'un Palais ſuperbe dans un boccage charmant & délicieux? Que de biens acquis en un moment ! Que de richeſſes ! Quelle chaîne admirable d'illuſions ! Et en vérité, avec la facilité que nous avons à nous y prêter, ç'eût été bien dommage de ne pas nous les donner.

A cela près, & quelques autres infidélités qu'on fait à la vraiſſemblance,

blance, l'Opéra eſt preſque une Tragédie telle que la vouloient les Grecs : car ſi nous avons introduit dans nos Opéra des choſes qu'ils euſſent déſavoüées, & dont ſûrement ils n'euſſent pas voulu ; en récompenſe nous avons gardé leurs Chœurs, qu'ont rejettés nos Tragédies Françoiſes, & c'eſt par-là que je prétens que l'Opéra rachete une partie de ſes défauts, & prend un grand avantage ſur la Tragédie. Vous qui y allez avec tant d'ardeur, vous ſavez que la Tragédie eſt coupée & diviſée en cinq Actes : Vous ſavez auſſi que chacun de ces Actes eſt ſéparé de celui qui doit le ſuivre par un intervalle de ſix ou ſept minutes, pen-

pendant lesquelles, pour que nous n'ayions pas le tems de nous ennuyer, on nous joue des airs de violons. Or convenez que nous sommes bien plus raisonnables à l'Opéra. Ces vuides, ces intervalles, qui sont tout-à-fait contre la vraisemblance, n'y sont point connus. Au moyen des Divertissemens, qui finissent chacun des Actes, l'Opéra marche, & marche sans interruptions : ce qui rend son action sensible, continue, beaucoup plus vraisemblable, & infiniment supérieure à celle de nos Tragédies, qui, à ne les regarder que de ce coté-là, sont beaucoup moins parfaites : ce qui, en vérité, me réjoüit beaucoup, parce que j'aime le

le singulier ; & en effet il est plaisant qu'on trouve dans un genre qu'on traite de monstrueux, une perfection qui manque aux deux de nos genres de Poësie, qui ont réellement le plus de régularité & le plus de vraisemblance.

Il est donc constant, qu'à la réserve des Divertissemens & du merveilleux, l'Opéra est une Tragédie dans les formes ; & ce qu'il est à propos de vous prouver, tant pour l'honneur de nos bons Opéra, que pour la gloire de ceux qui nous les ont donnés ; une Tragédie cent fois plus difficile à faire. Dans la Tragédie proprement dite, on peut employer le premier, & même une partie du second Acte,

Acte, à exposer son Sujet; & quand ce Sujet seroit un peu embarrassé, la Tragédie n'en deviendroit peut-être que plus belle & plus intéressante : témoins *Rodogune*, *Heraclius*, &c. Cela est tout différent à l'Opéra : que le Sujet soit tant soit peu embrouillé, vû la diversion que le chant fait à l'esprit, & la quantité de mots que la mauvaise prononciation des Acteurs fait perdre ; que le Sujet, dis-je, soit tant soit peu embrouillé, l'Auditeur ne sait plus où il en est, il perd le fil des évenemens, & adieu l'intérêt. Il n'est pas que vous ignoriez l'effet merveilleux que font à la Tragédie ces belles délibérations, ces Plaidoyers magnifiques,

tout

tout cela ne pouvant pas aller avec le chant, ou eſt perdu pour l'Opéra, ou le déshonore. On a dans les cinq Actes de la Tragédie tout ce qu'il faut de terrein pour faire joüer les Paſſions : il y a à la vérité cinq Actes auſſi dans l'Opéra ; mais ces Actes étant deſtinés à être allongés par le chant, & par-là condamnés à être courts, quelle habileté ! quel art ne faut-il pas pour tirer parti du petit eſpace dans lequel on eſt renfermé ? J'ai eu l'honneur de vous dire que chaque Acte, dans la Tragédie, étoit ſéparé de celui qui le ſuivoit par un intervalle, pendant lequel les Acteurs agiſſoient hors du Théâtre. Il eſt enjoint à un Poëte

d'Opéra de remplir ces vuides ; il faut qu'il lie ſon action ; c'eſt pour lui une néceſſité & un travail d'amener cinq Divertiſſemens, & ce n'eſt pas aſſez de les amener bien ou mal, il faut qu'ils faſſent partie de l'action, qu'elle ne puiſſe s'en paſſer. On veut plus, on veut que ces divertiſſemens ſoient variés ; ſans quoi en effet la Muſique, qui auroit toûjours les mêmes choſes à peindre, ennuieroit cruellement par ſon uniformité. Mais voici le grand avantage de la Tragédie ; tous les mots de la Langue Françoiſe, pourvû qu'ils ſoient nobles, & qu'ils puiſſent trouver une rime avec qui s'aſſocier, y ſont reçus avec honneur. Cela ne ſe paſſe pas

ainſi

ainſi à l'Opéra ; on n'y a environ que douze ou quinze cens mots, qu'il faut ſans ceſſe tourner & retourner, & il n'eſt guere poſſible d'en employer d'autres; parce qu'il n'y a que ceux-là, qui, par leur douceur, & leur facilité, ont eu le privilége d'y être admis. Enfin, pourvû que la chaleur commence au ſecond ou au troiſieme Acte, & aille ainſi en croiſſant juſqu'au bout dans la Tragédie, on ne vous en demande pas davantage. Il faut à l'Opéra, que tout, & même dès le début, ſoit en feu ; que l'expoſition de votre Sujet, toute froide qu'elle eſt par ſa nature, devienne animée en paſſant par vos mains. Et ne croyez pas que, cela fait, on ſe

relâche ſur la chaleur qu'on exige de vous : on veut, parce que ce n'eſt qu'à cette condition que vous pouvez plaire, parce que la Muſique n'a bonne grace qu'à exprimer des mouvemens ; on veut que votre Opéra ſoit tourné de façon, que tout ſans exception y ſoit en chaleur, & * qui pis eſt, en chaleur continue ;

* Comme tout le monde n'a pas été de mon avis, eſſayons de nouveau de prouver ma propoſition ; car je n'ai pas envie de m'en dédire. Pour repréſenter les paſſions dans toute leur force, pour qu'elles agiſſent puiſſamment ſur nos cœurs, il faut qu'elles aient largement tout le terrein qui leur eſt néceſſaire ; elles ne l'ont point à l'Opéra ; il

continue ; ce qui, ſans l'exemple de quelque Opera, & ſurtout de celui

---

y a plus, il leur faut du tems, & un tems ſuffiſant pour croître : voilà pourquoi on a donné à la Tragédie cinq Actes. L'Opéra eſt plus à l'étroit ; on ne lui a pas donné la moitié de la place qu'il lui falloit : ce n'eſt, pour ainſi dire, que l'extrait d'une Tragédie ; car qu'on ſoit de bonne foi, les cinq Actes qu'on lui donne en valent-ils deux de la Tragédie. Allons plus loin : à la Tragédie, purement Tragédie, que les Perſonnages ſoient illuſtres, que les Sujets répondent à la dignité du Théâtre, qu'ils excitent de l'intérêt, l'eſpece ne nous fait rien. On eſt plus difficile à l'Opéra, toute ſorte d'intérêt n'y va pas, il nous en faut un tendre ; tout autre y eſt preſ-

celui d'*Armide*, paroîtroit impossible. Quel Opéra, Monsieur, qu'Armide !

---

que reçu de mauvaise grace. Passons aux vers d'Opéra : on sait combien de gens d'esprit les ont essayés, qui est-ce qui depuis Quinault a réussi à les faire ? Voici ma derniere preuve, & je n'en donnerai pas d'autre, parce que je la tiens victorieuse. Avec toutes les perfections qu'on demande à la Tragédie, l'Opéra tout gêné, tout contraint, tout écourté qu'il est, doit encore, pour être tel qu'il doit être, avoir toutes celles qui sont propres à ce que son genre a de particulier. Or si cela est, il est démontré que porté au degré de beauté que je demande, il doit, vû les difficultés qu'il a à vaincre, faire plus d'honneur qu'une bonne Tragédie. Voilà

tout

qu'Armide ! On vante *Théſée*, & je ne m'oppoſerai point aux loüanges qu'on lui donne ; c'eſt le plus beau Poëme du monde ; l'intérêt s'y fortifie d'Acte en Acte ; le quatrieme & le cinquieme ſont admirables : mais ſi le Sujet eſt beau, n'eſt-il pas un peu gâté par les Amours d'Arcas & de Cléone ? Ce

---

tout ce que j'ai à dire aux opiniâtres. Que s'ils trouvent encore mon opinion ſinguliere, ils ſont bien les maîtres de la rejetter, mais que ce ne ſoit pas à titre de ſinguliere. Le ſingulier en matiere d'opinions eſt cenſé avoir été examiné ; il n'eſt pas ſi ſûr que ce qui eſt reçu ait eſſuyé un examen bien rigoureux.

Ce jeu double n'eſt-il pas un peu puérile ? D'ailleurs le Sujet de Théſée, tout beau qu'il eſt, me paroît bien moins piquant que celui d'Armide. Ne nous y trompons point, ce n'eſt pas le Noble, le Grand, le Majeſtueux qui ſied le mieux à l'Opéra ; du tendre, du paſſionné, du gracieux, voilà ce qu'il nous faut ; & c'eſt pour nous en avoir ſouvent donné, que nous aimons tant Quinault. Combien de larmes nous font verſer encore Sangaride & Atys ? Que l'intérêt que nous prenons à ces jeunes Amans eſt tendre ! Que nous avons de plaiſir à haïr Cybele ! Encore un Opéra qui n'a point de prix pour moi, parce qu'il a à-peu-près

tout

tout ce que je desire ; c'est Roland. J'aime à y voir une Princesse fiere, après quelques oppositions de la part de sa vanité, se moquer du qu'en dira-t-on, s'abandonner aux caprices de l'Amour, aimer Medor qui étoit aimable, & se soucier peu de Roland qui ne l'étoit pas. Je sai bien qu'il y a quelque chose à redire au procédé d'Angelique ; qu'il n'est pas tout-à-fait aussi honnête qu'il le pourroit être. Mais permettez-moi de vous assûrer qu'on se trompe, si l'on croit qu'il faut toûjours nous peindre nos Héros & nos Héroïnes sur un certain modele de perfection triste & noble, que l'opinion & l'orgueil ont inventés. Il falloit qu'Angelique, placée

placée comme elle étoit, fût perfide : il falloit qu'Atys, amoureux de Sangaride, manquât à son ami : il falloit qu'ils fussent tous les deux perfides, & je vous demande, Monsieur, si nous avions été à leurs places, ne l'eussions-nous pas été comme eux ? A l'égard des autres Opéra de Quinault, je ne vous en dirai mot : ils sont tous beaux à les prendre par détail ; mais j'ai quelquefois eu le malheur de m'y ennuyer. Phaëton n'est que brillant, Théone & Lybie y disent des choses charmantes ; mais ce ne sont pas elles qu'on voit toûjours. Alceste est triste, Persée plat, Proserpine ennuyeux, Isis ridicule. Quelle figure fait-là Jupiter ? Et lui qui

qui avoit tant d'autorité, ne devoit-il pas en prendre un peu sur sa femme, & laisser moins souffrir cette malheureuse Isis qu'il aimoit tant?

Je vous le dirai plus amplement au sujet de la Tragédie, le grand point pour y plaire, est de faire choix d'un beau sujet. Mais qu'on y prenne garde, un beau sujet pour une Tragédie pourroit bien n'être pas beau pour un Opéra; le noir & le terrible n'y va pas si bien qu'on s'imagine; non que je veuille en exclurre les Medées & les Arcabonnes, il est bon qu'il y en ait quelquefois; mais il me déplaît de les voir trop souvent. Je ne connois de bon à l'Opéra que les fonds gracieux:

gracieux : * ils excitent chez nous une pitié tendre, ils plongent dans une

---

* Quand je conſeille des fonds tendres & gracieux, je ne défens pas abſolument à un Poëte, à un Muſicien qui ſont bien appareillés d'en haſarder quelquefois d'autres ; car tout ce qui s'appelle mouvement, ſurtout mouvement violent, peut en rigueur aller à l'Opéra, & chacun peut oſer à ſes périls. Tout ce que je demande alors à un Poëte, qui ſe croit aſſez fort pour ſe paſſer d'un fond gracieux : c'eſt une grande ſimplicité dans l'action qui fait le fond de ſon Opéra ; car c'eſt la ſimplicité du Sujet qui fait la perfection de l'Opéra, & c'eſt par-là qu'Armide eſt admirable. Qu'on ne me demande point pourquoi j'exige tant de ſimplicité. On ſent de reſte

une triſteſſe douce; ils portent à l'ame je ne ſai quoi de délicieux que n'y

reſte que l'Opéra étant une Tragédie deſtinée à être miſe en Muſique, il eſt de la derniere importance que l'action, & tout ce qui la développe ne donne point de fatigue à l'eſprit, n'oblige à aucun effort de mémoire, & ſe préſente partout de ſoi-même: on ſait d'ailleurs que l'Auditeur occupé comme il l'eſt de la Muſique, & diſtrait néceſſairement par le chant de l'Acteur ou de l'Actrice, a déjà aſſez de peine à ſuivre l'action, que dès qu'il la ſuit mal, il en perd le fil; que dès qu'il en perd le fil, il perd auſſitôt l'intérêt qui en doit ſuivre; & qu'enfin il n'y a de remede aux diſtractions, que donne néceſſairement la Muſique, qu'une grande ſimplicité dans le Sujet.

Il

n'y portent point les ſujets terribles. Auſſi voudrois-je qu'on ne les employât que légerement à l'Opéra, & ce qu'il faut ſimplement pour contraſter avec le gracieux qui en doit être le fond, & pour le relever par-là & l'embellir.

Vous m'allez peut-être demander où je prends toutes ces belles regles que je donne avec un air ſi impérieux. Où je les prends, Monſieur ? Je les prends dans le rapport de convenance que les choſes ont

---

Il eſt vrai que ce n'eſt pas aſſez, il faut encore que le ſujet ſoit vif, animé, intéreſſant, & voilà bien des conditions que je demande ; auſſi ai-je dit qu'un bon Opéra n'étoit pas facile à faire.

ont avec nous; c'eſt-à-dire, dans la nature. C'eſt d'elle que je tiens qu'il faut pour nous toucher, choiſir un ſujet tel que je vous l'ai dit; que ce ſujet une fois bien choiſi, il faut, comme vous ſavez, le bien diſpoſer; qu'il reſte enſuite à le bien remplir, ce qui entre nous n'eſt pas trop facile, & c'eſt-là une partie, où il faut convenir que Quinault étoit inimitable. Prenons pour vérifier ce que j'ai l'honneur de vous dire, la Scene d'Amadis, où après un beau Monologue, dans lequel Oriane ſe plaint de ſon Amant qu'elle croit infidele, Arcalaüs qui l'avoit entendue, lui dit:

Je vous entens, ceſſez de feindre.
Plaignez-vous d'Amadis, je ne veux pas contraindre
Un ſi juſte courroux.

ORIANE.

ORIANE.

J'ai tant ſujet de m'en plaindre ;
Que j'ai preſqu'oublié de me plaindre de vous.
Non, ce n'eſt point ici ſon ſecours que j'implore ;
Il eſt allé chercher la beauté qu'il adore,
Et je l'appellerois par des cris ſuperflus.

ARCALAUS.

Lorſque vous le verrez vous l'aimerez encore.

ORIANE.

Non, je ne le verrai plus.
Je dois trop le haïr pour renoüer la chaîne
Dont il a dégagé ſon cœur.

ARCALAUS.

Si vous le haïſſez, j'ai ſervi votre haine,
A la fin j'ai vaincu ce ſuperbe vainqueur.

ORIANE.

Vous, vainqueur d'Amadis ? Non il n'eſt pas poſſible
Qu'il ait ceſſé d'être invincible.
Tout cede à ſa valeur, & vous la connoiſſez....

ARCALAUS

ARCALAUS.

Et c'eſt ainſi que vous le haïſſez ?

ORIANE.

Je veux haïr toûjours un Amant ſi volage,
Et je me le ſuis bien promis :
Mais ſes plus cruels ennemis
Peuvent-ils s'empêcher d'admirer ſon courage ?

Que cela eſt beau, Monſieur, comme cela eſt peint ! Qu'on reconnoît bien là une Amante jalouſe, de cette jalouſie douce & délicate, de cette jalouſie qui m'enchante, parce qu'il n'y entre que de la tendreſſe ! Avec combien d'amour Oriane dit-elle qu'elle ne verra plus Amadis ? *Non, je ne le verrai plus, je dois trop le haïr pour renoüer la chaîne dont il a dégagé ſon*

cœur. Et qu'elle eſt charmante encore, lorſqu'Arcalaüs lui ayant dit qu'à la fin il a vaincu Amadis, elle répond : *Vous, vainqueur d'Amadis ! Non, il n'eſt pas poſſible qu'il ait ceſſé d'être invincible, tout cede à ſa valeur, & vous la connoiſſez.* L'amour qu'elle a pour ſon Amant, la haute idée qu'elle a conçue de lui, ne ſauroit lui laiſſer croire qu'il puiſſe avoir été vaincu. Et comme le propre des paſſions eſt de s'irriter quand on ne penſe pas aſſez dignement de leur objet, voyez comme en exprimant à la fois ſon amour & ſon indignation, Oriane ſe vange d'Arcalaüs, & le punit de ſon menſonge en lui diſant : *Vous, vainqueur d'Amadis, &c.*

Je

Je ne saurois m'empêcher de vous dire encore un mot sur la fin de la Scene, où sur ce qu'Arcalaüs lui représente fort judicieusement que la haine qu'elle a pour Amadis ressemble furieusement à la tendresse : Elle répond, *je veux toûjours haïr un Amant si volage.* Remarquez, je vous prie, qu'il n'y a rien au monde de si tendre & de si délicat, que ce que dit ici Oriane. Et pourquoi cela? C'est que rien ne marque mieux l'excès de l'attachement qu'on a pour ce qu'on aime, que de chercher des motifs, que de faire des vœux pour le haïr : c'est exprimer qu'on est fâché contre son Amant, & ce qui ne devroit pas être, & qui néant-

moins arrive toûjours, qu'on l'en aime davantage, préciſément par ce qu'on a à s'en plaindre. *Je me le ſuis bien promis*, eſt encore admirable, parce que le propre de la paſſion, ſurtout quand elle eſt vive, eſt de raiſonner de travers, & il n'eſt pas que vous ne l'ayez éprouvé plus d'une fois, vous qui êtes ſi volage, & ce qui eſt ſingulier, n'en êtes ni moins tendre, ni moins délicat.

Mais je ne veux plus vous parler de Quinault, on auroit trop à loüer, ſi on vouloit le loüer toutes les fois qu'il mérite de l'être, * il me ſuffira

* Les Grands-Hommes reſpectent & admirent leurs pareils; ils croiroient ſe bleſſer

ſuffira de vous dire, que jamais homme n'a ſû ſi bien peindre les mouve-

bleſſer eux-mêmes en les bleſſant. D'où vient donc que Deſpréaux a ſi maltraité Quinault ? Je ne veux pas le ſavoir : j'ai trop d'obligation à ce grand Poëte du plaiſir que m'a donné la lecture de ſes beaux Ouvrages ; mais le Public devroit apprendre une fois pour toutes, qu'on peut juger mal, & le faire rire : cela ne ſuppoſe pas tant de mérite qu'il s'imagine. Des gens qui ne valent pas Deſpréaux y réuſſiſſent tous les jours & n'en ſont pas plus reſpectables. Je me trompe ; à les conſidérer par leur méchanceté, ils ſont réellement reſpectables : car la méchanceté produit une ſorte de crainte, & cette crainte par un effet ſingulier & aſſez ridicule, tient

mouvemens des passions : jamais aucun de ces traits délicats qui les caractérisent, ne lui est échappé : jamais il ne s'est mépris, jamais il n'a mis un sentiment à la place d'un autre ; & je ne dois pas oublier la plus belle & la plus rare des obligations que nous lui ayons ; c'est que le sentiment, quand il l'a fait parler, n'a jamais parlé un langage qui fût si vrai, qui fût si bien à lui. Et c'est encore une fois ce qui lui fait le plus d'honneur ; parce que le langage du sen-

---

tient lieu de mérite auprés de la multitude, comme si on ne pouvoit pas avoir à la fois de la méchanceté dans le cœur, & de la petitesse dans l'esprit.

ſentiment eſt peut-être plus difficile à attraper que le ſentiment même.

Il me reſteroit, Monſieur, pour faire de Quinault un homme parfait, de pouvoir le loüer ſur le choix, & ſur la diſpoſition de ſes ſujets; mais je vous l'ai abandonné de ce côté-là, & n'ai point envie de m'en dédire. Apprenez néanmoins qu'il ne tiendroit qu'à moi de rétablir ſa réputation, & de rejetter ſur Lulli une partie des fautes qu'il a faites en ce genre. Car enfin Lulli étoit homme: il ſe ſentoit aimé du Roi, bien venu à la Cour, adoré du Peuple; n'en voilà-t-il pas de reſte pour lui avoir fait ſacrifier quelquefois la vanité de

de Quinault à la ſienne ? Et de là peut-être quelques-uns de ces Opéra, où le cœur qui devroit être remué continuement, ne l'eſt que par repriſes, où Quinault pour donner à Lulli de quoi briller n'a pas donné aſſez au ſentiment. De-là l'Epiſode de Pan & de Syrinx : celui d'Alphée & d'Arethuſe : de-là tant de langueurs que nous pourrions bien devoir à la complaiſance de Quinault, & à l'empire prodigieux que Lulli avoit ſur lui. Pour moi je voudrois, & c'eſt un vœu qu'il m'eſt arrivé ſouvent de faire, parce que je ne vois que ce moyen-là d'avoir de bons Opéra ; pour moi je voudrois que le Poëte & le Muſicien ſe trouvaſſent réunis dans

dans la même perſonne, & peut-être aurions-nous ce que je demande, ſi nos gens de qualité, élevés à la maniere des Grecs & peu contens de chanter à livre ouvert, alloient juſqu'à apprendre la compoſition de la Muſique. Si plus curieux qu'ils ne ſont d'étendre leurs talens à l'art de la Muſique, ils ne croyoient pas déroger de joindre celui des Vers. Si ne dédaignant pas de faire uſage de leur cœur, ils ſe livroient à des paſſions honnêtes & délicates. Enchantés alors des impreſſions charmantes qu'ils auroient le bonheur d'éprouver, ils auroient peut-être recours à la Muſique & à la Poëſie pour les peindre. Nous aurions alors des Opé-

ra tels que nous les voulons, des Récitatifs tels que Lulli nous en a donnés, tels qu'un Muficien, qui eſt communément mal élevé, & dont le cœur eſt rarement fait pour ſentir les paſſions délicates, ne ſauroit les faire. On verroit ce qu'on voit ſi rarement, & ce qu'on devroit toûjours voir; on verroit la Poëſie & la Muſique ſe ſacrifier l'une à l'autre ſelon leurs beſoins réciproques. Le Poëte ſeroit toûjours d'accord avec le Muficien: nulle vanité, nulle jalouſie à craindre; & de cette union mutuelle ſortiroit à tout moment une plénitude & une continuité de beau, qui ſeroit bien néceſſaire à l'Opéra, pour couvrir une partie des défauts

faits dont vous vous plaignez. Je dis une partie ; car la Poëſie & la Muſique, quelque parfaites qu'elles puiſſent être, n'ont à elles deux toutes ſeules, ni de quoi former l'Opéra, ni de quoi l'embellir au point où il doit l'être. Combien d'autres Pieces ſont néceſſaires à ſa conſtruction & à ſa beauté? Ne lui faut-il pas encore de la Danſe, des Machines, des Décorations, un Orqueſtre, des Acteurs, des Actrices ? Et de tout cela, s'il vous plaît, non-ſeulement l'intelligence eſt néceſſaire ; il eſt bon de vous dire encore que cette intelligence ne ſauroit être trop parfaite. Il faut que vous vous figuriez l'Opéra comme une eſpece de Concert,

composé de plusieurs parties, qui, pour donner tout le plaisir qu'on en peut espérer, doivent s'accorder dans la derniere perfection. Et à vous dire vrai, ces parties s'accordent communément assez mal; à le bien prendre, Monsieur, l'Opéra est comme ces Etats malheureux, où chacun uniquement occupé de son intérêt particulier, se moque de l'intérêt général : car le fait est vrai, Poëte, Musicien, Maître de Ballet, chacun en ce pays-là veut briller, veut briller seul, & vous jugez bien qu'à toutes ces petites vanités particulieres qui se croisent éternellement, il n'y a pas beaucoup à gagner pour l'ensemble & pour la totalité de

l'Opéra.

l'Opéra. Mais ce qu'il y a de singulier, c'eſt que le Muſicien qui eſt ordinairement aſſez mal ſervi par le Poëte, a la maladreſſe de ſe ſervir fort mal lui-même. La Muſique eſt compoſée de deux parties, la mélodie & l'harmonie. La mélodie a, comme vous ſavez, toûjours été regardée comme la maîtreſſe; l'harmonie, comme ſubordonnée, comme deſtinée à ſoûtenir la mélodie, comme faite pour l'accompagner, & même l'accompagner avec beaucoup de modeſtie. Toute l'Antiquité l'a crû ainſi, & nous ayons tous été élevés à le croire. Point du tout à l'Opéra, & ſurtout depuis quelque tems, on diroit que le but de l'harmonie eſt

d'étouffer & d'anéantir totalement la mélodie. Et ce n'eſt pas après tout un grand dommage ; car il n'eſt plus queſtion de ces chants délicieux, qui agiſſoient autrefois ſi puiſſamment ſur l'ame, qu'ils troubloient, & alloient même juſqu'à ſuſpendre quelquefois ſes facultés. L'honneur de ces grands effets appartient aujourd'hui aux diſſonances : il faut à notre goût uſé, des fugues, des tenues, du contrepoint, une foule prodigieuſe d'accords, & l'on en eſt venu au point de ſatiété, que les moins naturels ſont devenus les plus agréables.

Je ne ſais comment nous l'entendons, Monſieur : mais il me ſemble

ſemble, qu'à nous prendre dans notre conſtitution naturelle, le plaiſir le plus délicieux que nous ayions à eſpérer de la Muſique, c'eſt la Mélodie, c'eſt-à-dire, le ſenſible & le voluptueux du chant, qui doit nous le donner; & que ce chant, pour arriver à nous avec tous ſes charmes, doit être uni, ſimple & dégagé de tout ce qui pourroit, ou l'obſcurcir, ou l'étouffer. Moins l'ame eſt partagée, moins elle eſt diſſipée, plus elle eſt à portée de ſe livrer à ce que le chant a d'agréable; auſſi vous avouerai-je que je fais peu de cas de la multiplicité de ces parties, qui en m'affectant chacune à leur maniere, prennent toûjours un peu,

quand le chant eſt beau, ſur ma ſenſibilité, & me troublent dans mon plaiſir. Je ſais bien que ma doctrine ne ſera pas goûtée de tout le monde. Il eſt, (& il n'y en a jamais tant eu) il eſt des gens, qui, nés avec peu de ſenſibilité, ont réuſſi à perdre le peu qu'ils en avoient. A l'égard de ceux-là, ce n'eſt pas la peine de leur parler; comme il n'y a rien à eſpérer d'eux du côté du ſentiment, on fait bien, ſi on veut leur plaire, de ne travailler que pour leur oreille, qui, devenue ſavante, ſe fait un plaiſir de démêler les différentes parties de la Muſique; & réellement ils les démêlent d'autant mieux, qu'attachés aux beautés mécaniques de

de l'harmonie, ils ne reçoivent aucune distraction de la part de leur cœur, qui n'est point émû. Pour moi, qui ai le bonheur de sentir encore un peu le mien, je veux, quand le chant est beau, qu'on me le laisse un peu goûter ; & pour cela je serois bien-aise qu'on ne l'étouffât pas à force d'harmonie. Je dis qu'on ne l'étouffât pas, & par-là vous voyez que je ne suis pas de si mauvaise humeur, qu'on diroit bien, contre l'harmonie ; on me fait même grand plaisir de m'en donner : mais je la demande ménagée, simple, nette, gracieuse & naturelle. * Les Chœurs, quand ils sont

* Il est à propos de distinguer deux sortes

ſont beaux, m'enchantent : une Baſſe contrainte, un Morceau de Muſique

---

ſortes d'Harmonies ; l'une eſt nette, gracieuſe, ſimple, & naturelle. Attentives à ſe ſervir, toutes les parties qui la conſtituent, s'entraident, avoiſinent le ſujet, ſe lient avec lui, prennent garde de ſe nuire ou de s'étouffer, & veillent conſtamment à ſe faire briller & à s'embellir.

L'autre harmonie, qui eſt celle des Italiens de mauvais goût, & de ceux qui ſe font honneur de les imiter, eſt toute différente. Celle-là n'a point de chants dans ſes parties, ou les tient trop éloignés du ſujet. Avide de briller, elle court après les diſſonnances, les prodigue ſans ménagement, ne s'attache qu'à piquer l'oreille, lui offre toûjours des ſons

Musique travaillé, & mis en son lieu, ne me déplaît pas. Je ne voudrois

---

sons qu'elle n'attendoit pas, & qui par-là précisément sont mauvais; car le fait est vrai en tout genre, tout ce qui est trop éloigné du sujet, tout ce que le sujet, pour ainsi dire, n'appelle pas, est de mauvais goût, parce qu'il est fait pour déplaire. Qui ne sait que les ornemens ambitieux blessent dans le style, comme les accords extraordinaires & les ornemens recherchés blessent dans la Musique.

On me répondra peut-être que cette harmonie que je traite d'extraordinaire, n'est point hors de la nature; qu'un grand nombre de personnes en est plus touché que de celle que j'appelle naturelle, qu'il y a même des pays, des contrées entieres

drois pas non plus qu'on bannît de l'Opéra les Duo & les Trio : il y en

entieres où l'on adore ce qu'il me plaît de qualifier de défaut. A cela je répondrai qu'il eſt bien vrai qu'en Italie, en Eſpagne, en Allemagne, en France même, il y a quantité de gens charmés d'une eſpece de charivari muſical, qui a toûjours eu le talent de m'ennuyer ; ce qui ne prouveroit rien : mais j'ajoûterai que ce charivari qui me déplaît, déplaît auſſi à quantité de gens fort raiſonnables, & que le mauvais de cette harmonie eſt ſi bien fait pour être ſenti, qu'il va juſqu'à déplaire aux gens qui ont un intérêt national à le défendre, & que les Italiens mêmes, pour peu qu'ils aient de goût, en ſont bleſſés, parce que l'harmonie dont il eſt queſtion eſt réellement vicieuſe. Qu'on

en a toûjours eu, & je ſens combien ils ſont propres à mettre l'harmonie

---

Qu'on me permette de prendre les choſes d'un peu haut. Examinons les hommes dans leur état naturel; il eſt certain, (& l'on ne me le diſputera pas) il eſt certain que l'oreille dans ſa conſtitution primitive, peu curieuſe des ſeptiemes, des neuviemes & des grands intervalles, aime & veut des tons rapprochés les uns des autres. Il eſt certain encore que par une ſuite naturelle de ſa conformation, l'oreille commence par aimer dans l'harmonie les accords les plus ſimples, & que les plus naturels, c'eſt-à-dire, ceux qui ont dû s'offrir le plus facilement au Muſicien, ceux qui ſe lient le plus naturellement au ſujet, ſont pour elle les plus agréables.

monie dans toute ſa valeur : mais c'eſt une beauté dont je ſouhaiterois

---

Il eſt vrai auſſi, (car il faut être de bonne foi) il eſt vrai que l'oreille accoûtumée à ces tons ſimples, à ces accords naturels qui l'avoient d'abord charmée, & une fois bien raſſaſiée d'eux, en cherche pour ſe réveiller de plus piquans ; qu'enſuite ces tons, qui lui avoient paru piquans, étant à force de familiarité & d'habitude, devenus plats & inſipides pour elle, elle court après de nouveaux qui la piquent & qui la réveillent davantage ; & qu'enfin l'oreille venant tout-à-fait à s'uſer, à ſe gâter & à ſe corrompre, elle arrive au point, qu'il n'y a rien d'aſſez biſarre, d'aſſez ſingulier, d'aſſez extravagant pour elle. Telle eſt, & il n'y a point à en douter, la maniere dont ſe forme

rois qu'on fût un peu plus avare, & qui d'ailleurs eſt aſſez ſouvent mal

---

forme la corruption du goût en Muſique & peut-être en tout genre : mais il y a une autre ſource de ſa corruption, que je ne dois pas oublier : c'eſt qu'à aimer une Muſique, recherchée & biſarre, on ſe donne l'honneur de paroître ſavant. Honneur qui eſt extrêmement précieux, parce qu'on ſe le fait rendre généralement par tout le monde. Car tout le monde ſait ce qu'il en coûte pour acquérir des connoiſſances ; tout le monde tient compte de la peine & du mérite qu'il y a à être devenu ſavant. Il n'en eſt pas ainſi de la ſenſibilité pour les belles choſes : comme c'eſt un don naturel qui ne coûte rien, un don que tout rare qu'il eſt tout le monde croit

mal employée. Il nous eſt difficile d'entendre, ſans être un peu bleſſés, parler deux perſonnes enſemble; d'entendre, par exemple, dire à l'une, *qu'il faut aimer*, à l'autre,

---

croit avoir: il arrive que la vanité ne trouvant pas aſſez à gagner dans l'attachement qu'on a naturellement pour le beau; parce que le beau a l'air facile, parce qu'il eſt ſimple, parce qu'il eſt naturel; ſe tourne du côté du difficile, du ſingulier, de l'extraordinaire, & ce dont on ne ſauroit être aſſez indigné, telle eſt la baſſeſſe de la vanité, que pour s'attirer un conſidération plus étendue & plus pleine, on affecte quelquefois d'aimer & d'eſtimer un ſingulier & un mauvais, que dans le fond de ſon cœur l'on hait & l'on mépriſe.

tre, *qu'il faut changer toûjours.* Je ne dis rien aux Amans, ils ont les mêmes choſes à ſe dire; ils ont à ſe jurer qu'ils s'aiment, qu'ils s'aimeront toûjours; il eſt dans la Nature qu'ils ſe le jurent enſemble: mais qu'un particulier diſe qu'il faut faire une choſe; un autre, qu'il faut faire le contraire; que tout cela ſe diſe & ſe diſe dans le même-tems; il y a là quelque choſe de riſible, qui va mal avec le ſérieux de l'Opéra, & qui par-là devient ridicule.

Voici autre choſe dont je ſuis bleſſé, car je ſuis délicat; le propre de nos Symphonies Françoiſes eſt de peindre & d'imiter, & il a été très-bien imaginé, que la Danſe

en de certains cas s'unir à la Muſique pour peindre de concert avec elle, & pour rendre ſon imitation, & plus agréable & plus parfaite: mais quand l'imitation paſſe les bornes de la Danſe, * la Danſe de-

* Un des grands Muſiciens que nous ayions en France s'eſt, dit-on, perſuadé qu'on pouvoit tout peindre en Muſique. Perſonne ne rend plus volontiers que moi juſtice à ſon mérite; mais il me permettra de n'être pas de ſon avis. Parce que des Arts réuſſiſſent quelquefois, & en de certains cas à imiter, il ne faut pas croire qu'ils aient le droit d'imiter tout, la Peinture elle-même ne l'a pas. Si un Peintre vouloit marquer une demi-douzaine de mouve-

mens

devroit, ce me semble, laisser aller la Musique toute seule, & renoncer

---

mens sur un visage, parce qu'ils se trouvent & qu'ils agissent quelquefois en même-tems dans le cœur, il y a grande apparence qu'il se trouveroit mal de la témérité de son projet. Les traits qui serviroient à exprimer une passion, effaceroient infailliblement ceux qui seroient destinés à en exprimer une autre, & pour vouloir trop exprimer, le Peintre n'exprimeroit rien. Or pour en revenir à la Musique & à la Danse, elles doivent être toutes deux beaucoup plus timides que la Peinture ; & il seroit prudent, à ceux qui exercent ces deux beaux Arts, d'en user avec eux comme nous en usons avec nos amis ; c'est-à-dire, de n'exiger d'eux que ce qu'ils ont bonne grace à faire.

cer à imiter ce qui excede ſes forces. Or elle ne le fait pas toûjours ; il lui arrive quelquefois de vouloir exprimer ce qu'elle a mauvaiſe grace à rendre. Qu'on joue, par exemple, à l'Opéra un air de vents, on eſt aſſez content de la Muſique, elle imite aſſez bien leurs ſifflemens, leur vîteſſe n'eſt pas mal exprimée : mais qu'un Danſeur veuille ſuivre le mouvement rapide de la Muſique, il demeure fort en arriere : les violons ont fait douze croches avant qu'il ait fait un tour de jambe, & l'on voit avec regret la Danſe courir après la Muſique qu'elle ne ſauroit attrapper.

Ne trouvez-vous pas auſſi qu'on donne trop d'étendue à la Danſe, tout

tout eſt mis en Ballet. On diroit que la Danſe, qui dans ſon origine n'a été admiſe à l'Opéra que pour peindre, que pour faire partie de la repréſentation; n'y eſt aujourd'hui que pour briller, que pour étouffer les autres parties dont nous avons beaucoup plus affaire; & c'eſt-là un abus de l'Opéra, auquel il ſeroit le plus néceſſaire de remédier. Le trop d'extenſion qu'on donne à la Danſe, le frivole qu'on y joint, fait languir l'action, au lieu de la ſoûtenir, la gâte; & il eſt ridicule qu'on ne ſonge pas que l'Opéra étant une Tragédie, c'eſt-à-dire, un Ouvrage fait pour toucher, tout ce qui s'écarte de ce but eſt déplacé, &

pro-

produit en conſéquence un effet déſagréable.

Je vous dirai encore que je ne ſuis pas content de nos airs de violons; notre Muſique inſtrumentale, à force d'être ſavante, devient de jour en jour plus mauvaiſe; ce n'eſt plus que du bruit, & quand ce bruit ſeroit beau, ce ne ſeroit pas-là encore mon compte: car le moindre but de nos ſymphonies eſt de flater l'oreille; elles doivent viſer & atteindre plus haut; & il eſt réel qu'elles cauſent quelquefois, dans les ames ſenſibles, des ravages, dont ceux qui ſont chargés du ſoin de nos conſciences ont droit de s'allarmer. Je ne vous expliquerai point le rapport mécani-

mécanique de ces chants délicieux avec les affections de notre cœur. Il n'y a pas d'apparence que ce rapport vienne jamais bien distinctement à ma connoissance : mais il est de fait que de beaux airs de violon ; ceux, par exemple, de Lulli, quelques-uns de Campra, reveillent les passions de presque tout le monde ; que chaque particulier en est ému, selon la portion de sensibilité qu'il tient de la Nature ; que le caractere de ces différentes Symphonies, quoiqu'en général senti assez confusément, est néanmoins assez démêlé, pour qu'on leur ait assigné un nom particulier, nom qui exprime le caractere de la Symphonie, & l'espece de rapport qu'elle

qu'elle a avec nos Paſſions. Qu'on vous annonce, par exemple, une Gavotte, vous compterez auſſi-tôt ſur un morceau de Muſique, qui vous peindra une gaieté vive & douce; & ſi la Gavotte eſt bien faite, vous joüirez de ce qu'on vous aura promis. Parcourez les différens genres de Symphonies, vous leur trouverez à tous quelque choſe de particulier qui les diſtingue-ra. La Gigue eſt vive & un peu folle; la Paſſacaille eſt tendre; la Chaconne variée; la Courante noble, grave & majeſtueuſe; la Sarabande toûjours mélancolique, reſpire une tendreſſe férieuſe & délicate. Que vous dirai-je? Ces différentes eſpeces de Symphonies produi-

produiſent toutes à-peu-près les effets que nous en attendons, excitent dans l'ame les ſenſations qui leur ſont relatives, & font quelquefois ſur les cœurs ſenſibles des impreſſions ſi puiſſantes, que ſi on ne les avoit pas éprouvées, on auroit toutes les peines du monde à en ſoupçonner la poſſibilité. Je ne vous vanterai point ces miracles de la Muſique, atteſtés tant de fois par l'Antiquité; vous n'avez peut-être pas aſſez de foi pour y croire: mais il y en a eu de nos jours dont vous ne ſauriez douter: ce fut un air de violon de Lulli, qui fit quitter à Théobalde ſon Pays, & l'amena dans notre Orcheſtre. Un fils naturel de Sainte

Colombe, homme simple, & qui n'avoit pas assez d'imagination pour mentir, me conta un jour que son pere ayant joüé une Sarabande de sa façon à un homme qui étoit venu pour l'entendre, cet homme en fut tellement touché, qu'il tomba en foiblesse. Je ne sais si c'est notre faute; mais de pareils accidens sont fort peu à craindre de nos airs de violon: je ne vois pas non plus que nous ayions à les redouter de nos airs chantans. Qu'ils sont fardés, Monsieur, ces airs chantans! Qu'ils sont bisarres! On diroit qu'ils ne sont faits que pour faire briller les voix de ceux ou de celles qui chantent. Que si par hasard on nous en donne quelques-uns d'agréables,

combien

combien de fois leur arrive-t-il de ne pas rendre assez nettement le sens des paroles ; & ce qui est le plus grand crime qu'on puisse commettre en Musique, de manquer à la vérité, & de pécher contre la justesse * de l'expression.

Je

* Ce n'est pas assez qu'un chant soit agréable, il faut encore qu'il exprime le sentiment avec justesse, & cette double obligation est si nécessaire, que Lulli a été grondé pour y avoir manqué, & grondé avec d'autant plus de justice qu'il étoit moins fait qu'un autre pour y manquer. *Le Duo* d'Arcabonne & d'Amadis : *Consolez-vous dans vos tourmens*, a un chant fort agréable : mais ce chant pour être assorti aux paroles avoit-il be-

Je n'ai guere plus de bien à dire de notre Récitatif ; vous ſavez que ce

ſoin de la gaieté que ce Grand-homme lui a donnée. Deux choſes doivent donc toûjours aller régulierement enſemble dans la Muſique, l'agrément du chant & la juſteſſe de l'expreſſion. Peut-être quand il y a conflit, eſt-il plus beau d'opter courageuſement pour la juſteſſe: mais s'il eſt important d'avoir des égards pour la vérité de l'expreſſion, il ne l'eſt pas moins d'en avoir pour l'agrément du chant. Peindre en Muſique, & cela s'étend aux ſymphonies comme aux airs chantans, peindre en Muſique n'eſt que la moitié de ce qu'on a à faire. Il faut en peignant flater l'oreille : il faut que les chants ſoient expreſſifs, il faut en même-tems qu'ils ſoient agréables ; & c'eſt

ce n'eſt plus ce Récitatif uni, ce Récitatif ſimple, ſemblable à la décla-

---

c'eſt ainſi que nous les ont toûjours donnés les gens de génie. Mais que ſont-ils devenus ces gens de génie ? Où ſont-ils cachés ? La nature en ſeroit-elle devenue avare ? Non ; mais pour les voir il faut les chercher ; & comme le médiocre, quelquefois même le mauvais, nous ſuffit, nous ne cherchons pas. Qu'a-t-on à nous dire ?

Revenons à ma Critique du *Duo d'Amadis & d'Arcabonne.* Votre Critique, me dit-on il y a quelque tems, eſt mauvaiſe ; c'eſt ici une ironie qu'Arcabonne fait aux deux Amans : ainſi vous n'avez rien à dire ni à Quinault, ni à Lulli. Je répons que j'ai à dire à tous les deux : je commencerai par repréſenter à Qui-

déclamation des Grecs dans leurs Tragédies : semblable si vous voulez

---

nault, que bien que la rage puisse en de certains cas être exprimée avec bienséance par l'ironie, que même l'ironie n'ait pas mauvaise grace où il l'a mise, il ne laisse pas d'avoir tort, parce qu'au sortir de ses mains elle devoit recevoir une seconde expression de la Musique dont le pouvoir ne va pas à tout. A l'égard de Lulli il a tort aussi ; lui qui connoissoit si bien l'étendue & les bornes de son Art ; que n'engageoit-il Quinault à supprimer l'ironie ? Mais afin qu'on n'ait plus le droit d'incidenter : voici un autre exemple, & je crois que c'est le seul qu'il y ait dans les Opéra de Lulli, tant les fautes sont difficiles à trouver dans les Grands Hommes :

on

lez à celle de Lulli. Il est vrai néantmoins, & il faut tout dire, ce

---

on devine bien que je veux parler d'un endroit de la Scene troisieme du second Acte de Phaëton où Théone désolée & craignant qu'on ne lui enleve Epaphus, s'écrie :

Ah ! que l'incertitude
Est un rigoureux tourment ;
Je sens croître à tout moment
Mon inquiétude.

On ne sauroit ici défendre Lulli, il est certain qu'il a tort d'avoir mis un chant vif & gai sur des paroles qui sont assurément fort tristes. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'une Actrice un peu intelligente pourroit ôter au chant un peu de la vivacité qui le gâte, & par-là ren-

ce n'eſt pas toûjours la faute du Muſicien, il n'y en a guere qui ne ſe tirât paſſablement du Récitatif d'une Scene touchante & tournée comme elle le devroit être. Qu'on m'en donne un, je ne le demande pas admirable : que je lui faſſe mettre en Muſique l'endroit où Epaphus, en ſe plaignant de ce que Phaëton lui vole le cœur de ſa Maîtreſſe, s'écrie : *Que le bien qu'il m'ôte a de charmes ! Il n'en connoîtra pas le prix ſi bien que moi !* S'il ne le rend pas d'une maniere auſſi par-

dre le défaut moins ſenſible ; mais la coûtume de ce monde là n'eſt pas de corriger les défauts.

parfaite que Lulli, je gage au moins qu'il ne le rendra pas mal; tant il eſt vrai que la Muſique dépend en pareil cas des paroles: mais on ne ſait pas aſſez, combien il eſt difficile de faire ce qu'on appelle de belles paroles. On croit peut-être qu'il eſt néceſſaire, pour y réuſſir, d'avoir de l'eſprit. Point du tout, c'eſt le plus grand malheur du monde. Il faudroit, pour bien faire, n'avoir que du ſentiment, l'avoir tendre & délicat, s'y livrer comme Quinault ſans réſerve; & cela eſt, Monſieur, ſi difficile, que je ſuis preſque tenté d'accuſer l'homme du monde, que vous eſtimez le plus & moi auſſi, d'y avoir un peu manqué. Souvenez-

vous

vous de la Scene du second Acte de Thétis & Pélée, c'eſt peut-être la plus belle, la plus magnifique, la plus ſuperbe* qui ait jamais été miſe

au

* On ne ſauroit donner trop d'éloges à l'Opéra de Thétis & Pélée : les trois premiers Actes ſurtout ſont admirables. Pour moi, quand j'y vois les deux plus grands Dieux de l'Olympe ſacrifiés à Pélée mon égal & mon confrere, j'en deviens de quatre piés plus haut, & je voudrois bien que nos Poëtes nous donnaſſent quelquefois de pareils ſujets. Mais pour les trouver ce n'eſt point aſſez d'être Poëte, il faudroit encore qu'ils fuſſent Philoſophes : qu'ils le deviennent donc vîte ; tant qu'ils ne ſeront que Poëtes, nous n'aurons d'eux que de beaux Vers & de mauvais Ouvrages.

au Théâtre. Il me semble néantmoins y avoir vû un petit mouvement de dépit, qui est peut-être dans la Nature ; mais qui ne me paroît pas tourné d'un air tout-à-fait aussi naturel & aussi tendre que j'aurois voulu, & c'est sur cela que je demande votre impression. Il est question, comme vous savez, d'une Doris, qui amoureuse de Pélée, & voulant allarmer Thétis sa rivale, lui fait entendre que Pélée a pris des soins pour elle. Thétis court aussi-tôt faire des reproches à Pélée, le menace d'aimer Jupiter, & lui dit :

Mon cœur s'est engagé sur l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi,
Et je veux m'en punir, en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi.

Je

Je vous demande, Monsieur ; car c'est à vous à lever mes doutes ; est-ce bien là le vrai langage de l'Amour ? Croyez-vous aussi-bien fermement que ce soit celui de la colere ?

Mais voici quelque chose de M. de la Motte, qu'il n'y a pas moyen d'excuser, & que je vous conseille de m'abandonner. Dans la premiere Scene du second Acte d'Omphale, Omphale paroît au milieu de deux de ses Confidentes, leur ouvre à toutes deux son cœur, leur dit qu'elle a mille raisons pour aimer Alcide; mais que parmi ceux qui prétendent comme lui à son cœur, il y en a un qui lui paroît beaucoup plus aimable. Ses Confi-

dentes ;

dentes, qui ont le coup-d'œil bon, lui demandent si ce ne seroit point Iphis qu'elle aimeroit ? A quoi elle répond avec une fineſſe d'eſprit qu'on ne ſauroit trop admirer :

En pénétrant mon choix, vous le juſtifiez.

* Je vous avoue, Monſieur, que je n'aime point cela : premierement,

» * On gronde M. de la Motte, diſent » ſes Partiſans de ce qu'il fait ſouvent » avoir de l'eſprit à des Perſonnages » qui ſont placés pour n'avoir que des » mouvemens. Croit-on, diſent-ils, que » des gens qui ont eu une certaine édu- » cation, des gens d'un certain mon- » de, des gens qui ont l'eſprit extrême- » ment exercé, puiſſent & doivent ex- » primer leurs mouvemens avec la ſim-

plicité

rement, parce qu'une femme qui aime ne doit qu'aimer, & quand elle

» plicité des perſonnes ſur le cœur deſ-
» quels l'eſprit n'a jamais travaillé, &
» n'eſt-ce pas une néceſſité, qu'en par-
» lant de leur paſſion, ils mêlent quel-
» que choſe qui lui eſt étranger, & qui
» appartient à l'eſprit ? Je répons à ces Meſſieurs ce que je leur ai déjà répondu au ſujet de l'Eglogue, * qu'il eſt bien vrai, que de deux perſonnes qui parlent des ſentimens qu'elles ont éprouvés, celle qui aura l'eſprit fin, étendu, exercé, ajoûtera peut-être aux ſentimens quelque choſe qui ſentira la réflexion, ce que ne fera pas celle qui aura de l'eſprit médiocrement, qui aura peu d'uſage du monde, & dont l'éducation

* Voyez la note de la page 148. *ſur l'Eglogue*, tom. IV.

elle a de ce qu'on appelle eſprit, il eſt clair qu'elle eſt fauſſe, & qu'elle

---

cation aura été négligée : tout cela eſt vrai : mais que ces Meſſieurs prennent garde qu'il n'eſt pas queſtion de gens qui ont eu des ſentimens, & qui en parlent en Hiſtoriens. Il s'agit ici de quelqu'un qui en a actuellement, qui les a très-vifs, & qui doit mettre dans tout ce qu'il dit le trouble & le déſordre des ſentimens vifs. Car quel eſt ici le cas d'Omphale ? Des monſtres ravagent ſon pays ; des mutins ont entrepris de lui enlever ſa couronne. Alcide aborde en ſes Etats, la trouve aimable, exterminе les monſtres, range les mutins à leur devoir. Que penſe-t'on que fait Omphale ? Au lieu de répondre à la tendreſſe d'Alcide, elle ſe prend de belle

qu'elle n'aime point. En second lieu, quel chant voulez-vous qu'on mette

---

belle passion pour un jeune Prince, & par-là s'expose à la vengeance d'un Amant irrité : or je demande si dans le trouble où je peins Omphale, elle a le loisir d'avoir tant d'esprit & de répondre à sa Confidente :

En pénétrant mon choix, vous le justifiez.

Je ne dirois rien à M. de la Motte, s'il avoit mis ce joli vers dans la bouche de quelqu'un qui eût eu le droit de le dire ; car après tout, il y a des cas, où quoique tourné, il n'auroit pas mauvaise grace. Supposons pour ne point sortir du cas présent, qu'Omphale en se plaignant à ses Confidentes du malheur où elle étoit de ne pouvoir aimer Alcide,

mette là-dessus ? La Musique a-t-elle de quoi peindre les pensées fines ?

Alcide, leur eut laissé deviner, comme elle le fait, qu'elle aimoit un des Princes qui brilloit dans sa Cour ; je crois qu'alors, une des deux Confidentes lui ayant demandé si ce ne seroit point le Prince Iphis qu'elle aimeroit, l'autre Confidente, au cas qu'Omphale se fut fâchée de ce qu'on lui avoit nommé son vainqueur, auroit pû avec bienséance remontrer à la Princesse que *pénétrer son choix, c'étoit le justifier.* La Confidente étoit à froid, cette affaire là ne la regardoit point, & elle pouvoit avoir de l'esprit tant qu'elle auroit voulu : mais comme le vers en question est mis dans la bouche d'Omphale, qu'Omphale est agitée de mille mouvemens

fines ? Les tours fins, & (cela devroit être écrit sur toutes les portes des Poëtes Lyriques) les tours fins sont le poison de la Musique. Veut-on la mettre dans tout son beau, travailler sérieusement à sa gloire, lui préparer des triomphes, qu'on lui fasse chanter comme Lulli : *Bois épais redouble ton ombre.* Qu'on lui donne à chanter, comme Campra : *Ah ! que mon cœur va payer cherement*, &c. Qu'on lui fasse rendre des choses sensibles & tendres

différens qui la tourmentent, que jamais on n'a eu moins le loisir d'avoir de l'esprit ; je persiste à dire que le vers est mauvais, déplacé & du dernier ridicule.

dres, qu'on lui donne des mouvemens à exprimer, qu'on lui fournisse des Monologues, tels qu'en a mis Quinault dans ses Opéra : des Scenes comme la déclaration de Sangaride & d'Atys, comme celle d'Æglé & de Théſée. Que ſi on ne ſauroit être auſſi admirable ; s'il n'eſt pas permis aux Mortels d'être auſſi élégans, & en même-tems auſſi naturels que Quinault : qu'on ſoit ſimple, qu'on ſoit uni, qu'on ſoit plat, ſi l'on ne ſauroit être mieux, la Muſique y aura encore meilleure grace, que ſur ce fin & ſur ce tourné, qui, après avoir infecté la plûpart de nos Ouvrages, eſt venu pour achever de nous déſeſpérer, gâter notre Opéra.

Je n'aurois jamais fait, Monsieur, s'il falloit vous dire par le menu tout ce qui me blesse à l'Opéra ; mais il y a un défaut qu'il ne m'est pas permis de passer sous silénce, parce qu'il est tel qu'il est capable de gâter à lui tout seul un Opéra, eût-il d'ailleurs toutes les perfections que je lui desirerois.

L'Opéra, comme je vous l'ai dit, est presqu'une Tragédie dans les formes, une Tragédie mise en Musique ; en conséquence de quoi il faut qu'il soit joüé, chanté, & déclamé. Or de ces trois choses-là, il me semble qu'on n'y en fait qu'une : on y chante, encore y chante-t-on souvent assez mal. Pour le reste il en est très-peu question ;

& voilà pourquoi tel Opéra, qui pourroit être charmant réuſſit quelquefois à nous ennuyer. Car à quoi s'attend-t-on à l'Opéra? A voir des Paſſions vives. On a mis ſur le Théâtre des gens qui ſont cenſés les avoir, & qui ſont chargés de nous les donner : mais s'ils n'en ont point, comment les feront-ils paſſer juſqu'à nous ? On répond à cela, qu'on nous donne des voix ſuperbes, qu'on en a épuiſées les Cathédrales, qu'on en a été chercher dans les quatre parties du Monde. Premierement, nous n'avons point tant de ces voix-là qu'on diroit bien, la Nature en eſt trop ménagere. En ſecond lieu, quand on nous en donneroit

neroit autant que nous en pouvoir desirer, que font-elles ces belles voix, qu'exciter notre admiration, qu'étonner nos oreilles : mais est-ce-là de quoi il s'agit ? Il s'agit de nous toucher, & ces voix fussent-elles plus belles que celles des Anges, plus touchantes que celles des Syrenes, n'y parviendront jamais, si elles ne jouent & n'agissent à leurs manieres ; car il peut y avoir de l'action jusques dans la voix. Je n'ai point vû la Rochois : on dit qu'elle possédoit à un degré éminent la partie que je demande ; mais je n'oublierai jamais la Journet. C'étoit une grande fille, belle à la maniere qu'il faut l'être au Théâtre. Jamais on n'a vû des gra-

ces

très si nobles, jamais rien n'a paru de si touchant à la fois & de si majestueux. L'action de sa voix étoit parfaite : ses yeux qui étoient charmans, alloient s'unissant aux deux plus beaux bras du monde, porter au cœur l'expression de tout ce qu'elle avoit à peindre. Elle faisoit ce jour-là Angelique, c'est-là que je l'attendois pour bien juger d'elle. Vous le dirai-je ? Je ne vis presque point cette Angelique indécente & perfide que je m'attendois à voir. Celle que je vis étoit tendre, délicate : je lui pardonnai tout ; je n'eus que pitié d'elle, tant la Journet employa de graces, de dignité & de noblesse pour me la rendre aimable. Cochereau faisoit Médor ; c'étoit

c'étoit un garçon froid, mais agréable. Sa voix étoit touchante, sa figure belle, noble & de nature à faire pardonner à Angelique le tour qu'elle joüoit à Roland. A l'égard de Roland, c'étoit Thevenard, & c'eſt tout dire; on eût crû qu'il ne faiſoit que parler tant ſon chant étoit ſimple, tant ſon expreſſion étoit vraie: je ne vous dirai rien de ſes geſtes, peut-être n'étoient-ils pas de la premiere nobleſſe: mais on les voyoit toûjours naturels, & ſon action, qu'on trouvoit admirable, étoit telle préciſément que la demandoit la paſſion qu'il avoit à peindre. Nous n'avons plus de Thevenard, Monſieur, & je crois qu'il eſt prudent de s'accoûtumer

à

à s'en passer ; car il ne faut point dissimuler nos miseres. Ou l'on ne joue point assez à l'Opéra, ou l'on y joue trop, ou l'on y joue de travers. On n'y joue point assez, parce qu'on n'est pas suffisamment affecté des mouvemens qu'on a à peindre. On y joue trop, parce qu'on fait des efforts pour s'en affecter : efforts qui font joüer trop & passer le naturel. On y joue de travers, quand ayant été frappé des paroles autrement qu'on ne devoit l'être, on les exprime de la maniere dont on en a été frappé. *

Il

* Une chose encore perd nos Acteurs & nos Actrices ; c'est la fureur de pousser

Il nous faudroit donc, (& c'eſt de là que dépend la grande perfection de l'Opéra.) Il nous faudroit donc des Acteurs & des Actrices, qui euſſent, non pas de l'eſprit, on n'en a pas beſoin à l'Opéra; mais cette portion de ſenſibilité, qui fait attraper juſte le ton & les manieres de la paſſion qu'on a à rendre,

& de faire briller leur voix. La plûpart ſurtout de nos Actrices ne débitent point: elles ne font que chanter, & il faut avoüer que c'eſt plus la faute du Public que la leur. Elles n'ont pas plutôt fait une ſottiſe en ce genre-là, que ſur le moment elles ſont applaudies. Notre Public eſt bien ſingulier; je ne ſais pas quand il ſe corrigera.

dre, qui met de l'action jusques dans la voix, qui fait parler les regards, qui donne de l'ame & du mouvement aux inflexions du corps, qui, toutes réglées sur la passion, doivent l'annoncer, en porter le caractere, & le porter si bien, qu'il ne soit pas possible de la méconnoître.

Encore une chose que je voudrois, c'est un peu d'agrément dans la figure: les Acteurs à l'Opéra sont les Héros, nous devons prendre les Actrices pour les Héroïnes de l'action qui se passe sous nos yeux. Mais le moyen que nous puissions y réussir, s'ils ont les uns & les autres des physionomies qui nous déplaisent? Il est chez nous

un ſens qu'il eſt de la derniere importance de ménager, c'eſt le ſens de la vûe. Celui-là une fois aliéné, il n'y a preſque plus de grace à attendre des autres, & de-là vous voyez la néceſſité qu'il y a, que le monde de l'Opéra ſoit un peu aimable. Pour moi, je vous dirai qu'il me faut abſolument de jolies perſonnes, des Acteurs grands & bien faits: je veux aux uns & aux autres des graces, de la Nobleſſe, une ſorte de Dignité dans les manieres. Quand je me repréſente des Héros & des Héroïnes, ils ont de tout cela. Cela leur manque-t-il, ce ne ſont plus eux, je n'ai perſonne à qui m'intéreſſer, & je ſuis réellement en colere de ce qu'on

m'a

m'a fait venir à un Spectacle où l'on s'eſt ſi mal arrangé pour me ſéduire.

Voilà en gros, Monſieur, les défauts de l'Opéra; je ne vous les ai pas dis tous, ç'eût été trop long-tems vous ennuyer. Mais qu'on les enleve, ces défauts, & prenez garde que je n'imagine rien d'impoſſible. Je n'aurai point honte de vous dire, que de tous les Spectacles qu'a imaginés, & qu'imaginera jamais l'eſprit humain, non-ſeulement l'Opéra eſt le plus magnifique; mais encore le plus beau, & peut-être le plus capable de nous plaire *. Oui, Monſieur, je vous le

* Je ne dis pas le plus capable de nous

le dis fort sérieusement, & perſonne ne m'en fera dédire. Qu'on vous

toucher; on peint moins à l'Opéra la force que l'agrément des paſſions. La Tragédie les attaque plus vivement & plus profondement : mais ſi l'Opéra touche moins, je le crois plus propre à nous amuſer & à nous plaire. Nous ſommes pris à l'Opéra par tant de côtés, qu'il n'y a guere moyen de nous défendre : on nous y donne ce qui nous déshonore & ce que nous aimons tant, je veux dire le merveilleux. On y réuſſit, quand on s'y prend bien, à nous toucher. On y ſéduit nos yeux, on y flate à chaque inſtant nos oreilles, & de tout cela ſe forme une eſpece d'enchantement, qui, quand l'Opéra eſt conſtruit & exécuté comme il le doit être, nous plonge dans l'ivreſſe, ferme nos yeux ſur ſes deffauts, & nous livre tous entiers à ſes charmes.

vous repréſente Armide, & ſi vous craignez d'être refroidi par le quatrieme Acte, qu'on vous faſſe & qu'on vous repréſente un autre Opéra dont le ſujet ſoit bien choiſi; que l'intérêt y croiſſe d'Acte en Acte; que les Acteurs y ſoient dignes des Héros dont ils tiennent la place; que les Actrices taillées d'une maniere aimable & noble, ne faſſent point d'affront aux Princeſſes qu'elles repréſentent; que la voix des uns & des autres ſoit touchante; que leur action le ſoit encore plus; que les divertiſſemens toûjours variés, & plus beaux les uns que les autres, tiennent à l'action, au point qu'on ne puiſſe les en ſéparer; que les

Décorations soient telles, que l'œil fût-il en garde, puisse en être séduit ; que la richesse & la magnificence éclate de toutes parts ; que les machines supérieures encore aux Décorations, augmentent & fortifient la séduction ; que la danse, toûjours sage, ne peigne que ce qu'elle a bonne grace à rendre ; que la Musique, esclave de la Poësie, acheve, anime & vivifie l'expression qu'elle a reçue d'elle : qu'enfin toutes les parties qui composent l'Opéra, se servent, s'entraident, &, sans jamais se nuire ou se gâter, veillent toûjours pour vous toucher, & conspirent sans relâche pour vous séduire : je vous répons d'une séduction sûre, & je vous

vous la promets telle, que vous n'aurez de votre vie la force de médire de l'Opéra: ce qui en vérité, vû la conſtitution & l'exécution des Opéra qu'on nous donne aujourd'hui, vous paroît un peu permis.

Ne croyez pas néantmoins que je veuille vous obliger à prendre à la lettre le mal que je dis, tant de la conſtitution que de l'exécution de nos Opéra modernes : vous pourriez m'en citer tel à qui, malgré l'humeur où je ſuis de médire, il me ſeroit difficile de refuſer des éloges. Nos Poëtes ont pour l'ordinaire de l'eſprit, ſouvent il leur échappe des choſes agréables ; on diroit quelquefois qu'ils ont du ſentiment : mais je voudrois qu'ils

fiſſent

fissent moins profession d'ignorance. Leur art surtout est ce qui est ordinairement le moins connu d'eux. A l'égard des Acteurs & des Actrices, tout ce monde là en gros est assez mauvais ; mais il y a du beau dans le détail. A la haute-contre qui joue depuis si long-tems avec tant d'intelligence, a succedé depuis quelques années une voix admirable : nous pouvons nous vanter aussi d'avoir une basse-taille magnifique. Que ne vous dirois-je point de cette Actrice qui fait actuellement les délices & l'enchantement de Paris ? Elle touche quoiqu'elle étonne : sa figure est aimable, son jeu noble, sa prononciation nette ; nulle sorte d'affecta-

fectation, tout chez elle eſt beau, tout eſt vrai, tout eſt ſimple, tout eſt naturel. Deux voix, toutes deux jolies, & toutes deux légéres, ſuivent l'illuſtre Chanteuſe dont je viens de parler. Ce ne ſont pas de ces voix qui rempliſſent toute la capacité de l'oreille : elles font mieux, elles portent au cœur des ſons agréables, & ces ſons y ſont portés avec un art qu'on ne ſauroit ſe laſſer d'admirer. Je ne vous dis rien de notre Orcheſtre qui eſt admirable, ni de ce qui concerne le reſte de l'exécution. Les médiſans diſent que l'Opéra n'a pas de ce côté-là toute la perfection qu'on pourroit en attendre ; pour moi je n'en dis mot, apparem-

paremment qu'on ne ſauroit mieux faire. Mais n'eſt-il pas permis de préſumer, que ce qui manque d'exécution à l'Opéra, peut avoir contribué aux petites infidélités que nous lui faiſons *? Car,

* Quelques perſonnes ont trouvé que je n'en avois pas aſſez dit au ſujet de l'Opéra; à cela je répons trois choſes. La premiere que le matériel des genres de Poëſie étant connu de tout le monde, pouvant du moins l'être avec facilité, j'ai été peu piqué d'en parler. La ſeconde, que me répandre en paroles, appuyer ſur des minuties, c'eût été ſortir de mon projet par lequel je me ſuis reſtraint au côté Philoſophique des Belles-Lettres, comme moins connu, comme plus propre à flater la vanité du Lecteur, qui après avoir été remué, eſt quel-

Car, Monſieur, on en eſt las au point, qu'on ne veut preſque plus que

---

quelquefois bien-aiſe de ſavoir comment il l'a été. La troiſieme, qu'à dire tout on ennuie, & que c'eſt de tous les reproches celui que j'aime le moins à mériter. Je me contenterai de dire ici une choſe, puiſqu'on veut que je la diſe; l'Opéra tel que nous l'imaginons, ce qui pourroit le plus contribuer à l'illuſion que nous attendons de lui; c'eſt une certaine magnificence repandue ſur toutes les parties qui le conſtituent, & cette magnificence n'y eſt pas. Combien de dépenſes qu'on n'y fait point ſerviroient, ſi elles étoient faites, à le perfectionner? On ſe plaint que les Acteurs n'y ſont habillés ni auſſi richement, ni auſſi convenablement qu'ils devroient l'être,

que des Ballets. Il y a là effectivement bien moins de façon à faire ; ces voix grandes, soûtenues, magnifiques, n'y sont point nécessaires, peut-être en rigueur y seroient-elles de trop. On n'y a pas besoin non plus de cette action forte & pathétique que demande le tragique. Dans le Ballet tout est riant : il est même si bien arrêté que

---

l'être ; on y voudroit plus de soin, plus d'attention, plus de goût, & ce qui, comme j'ai déjà dit, serviroit le plus à l'embellir, plus de magnificence. Mais pour une magnificence excessive, il faut une dépense excessive, & des conseils, que comme ruineux on ne suivra pas, m'ont parû inutiles à donner.

que tout y ſeroit léger ; qu'on ne ſe ſoucie preſque plus de ces demi-Opéra, qu'on appelloit Ballets héroïques. Le peu qu'il y avoit de tendreſſe affadiſſoit ; & d'ailleurs un Acte, trois mêmes ont rarement aſſez d'étoffe pour que les paſſions y ſoient filées ce qui leur convient de l'être. On a donc établi que le Ballet ſeroit compoſé de trois ou quatre petits Actes. Chaque Acte doit renfermer une intrigue, vive, légere, & ſi l'on veut un peu galante. A tout cela, c'eſt-à-dire à chaque Acte, on demande un petit nœud. Je dis petit, parce que vous ſentez bien qu'il n'y a pas moyen de le faire bien conſidérable. Auſſi le Public qui l'a

l'a deviné, en diſpenſe-t-il le Poëte, le met au large, lui permet de ſuppoſer des évenemens antérieurs à l'action, moyennant quoi le Poëte forme & noue ſon intrigue. Deux ou trois Scenes, & des Scenes courtes en font l'affaire. Des Scenes longues auroient de la peine à être vives, produiroient un mauvais effet & ennuieroient. Le reſte de l'action eſt en Ariettes, en Fêtes, en Spectacles, & en choſes tout-à-fait agréables. Il eſt bon de vous dire encore, que ces petits divertiſſemens ſont beaucoup mieux exécutés que nos Opéra. Nous avons pour cela des voix légeres & fort jolies. Comme il n'y a preſque point d'action à

mettre dans les Ballets, les Acteurs & les Actrices en ont assez ; & à la réserve de nos Danseurs & de nos Danseuses, qui n'ont point communément d'oreilles, il y a dequoi former le plus joli Spectacle du monde.

Une chose surtout qui nous enchante, ce sont les Ariettes. A le bien prendre, après les Danses, le Ballet n'est fait que pour elles, & effectivement on nous en donne quelquefois de fort jolies. Ce sont des especes de Chansonnettes, que les Italiens attrapent à merveille, & que nous avons pris la liberté de faire d'après eux. Nous ne prenons pas celle d'imiter de même leur

leur récitatif,* & nous faisons bien. A l'égard des Ariettes, comme il n'y

* Le récitatif des Opéra Italiens étoit en mauvaise réputation du tems de *St.* Evremont, & par malheur pour eux elle subsiste encore. On dit pour les justifier qu'habitant un autre pays, que respirant un autre air, il est dans l'ordre qu'ils aient une façon de s'exprimer toute autre que la nôtre. A cela je répons que la différence du climat peut bien en mettre une dans la maniere de sentir & de s'exprimer : mais que cette différence ne sauroit être aussi considérable que celle qui nous divise les Italiens & nous. Un sentiment s'exprime partout à peu-près de même. Nous le voyons par ce qui nous est resté des Grecs & des Latins. La Nature chez eux étoit uniforme,

n'y a là ni mouvemens ni paſſions à peindre, qu'il ne s'agit que de trouver

---

me, & elle ſeroit à-peu-près de même parmi les Italiens & nous, ſans des tours particuliers que les cerveaux ſe communiquent les uns aux autres : tours qui ne viennent point de la Nature, & dont il eſt ridicule de la charger. En tous tems & en tous pays, un ſentiment tendre s'exprimera d'une maniere tendre. Partout un mouvement de colere ſera rendu d'une maniere vive. Qu'on mette Armide à la Chine, qu'on la mette où l'on voudra, qu'on lui faſſe dire, *le vainqueur de Renaud, ſi quelqu'un le peut être*, il faudra néceſſairement qu'elle faſſe ſentir la parenthèſe, & ſûrement la maniere dont ſera exprimée la parenthèſe reſſemblera à celle de

trouver un chant agréable, que même un peu de broderie n'y sied pas

---

Lulli, du moins est-il sûr qu'elle ne s'en éloignera guere.

Ainsi quelque grace qu'on veuille faire aux Italiens, il faut nécessairement passer condamnation sur leur récitatif. Il est mauvais par sa longueur, par son uniformité, & en particulier très-mauvais, parce qu'il peint mal ou qu'il ne peint rien, & que le récitatif est une espece de déclamation dont le but doit être de peindre, & de peindre avec justesse.

Reste leurs Ariettes, & c'est sur cela qu'il y a des loüanges à leur donner. Il y en a qui sont vraiment divines, & qui, malgré la guerre ouverte entre les Italiens & nous, nous paroissent telles à nous-

pas mal ; on peut avec bienséance les imiter, & cela est d'autant plus permis

---

nous-mêmes. Je voudrois bien qu'on me dît pourquoi on fait deux especes de Musique, pourquoi appeller l'une Italienne, pourquoi l'autre s'appelle-t-elle Françoise; & quelle est donc cette grande différence qu'on veut marquer entr'elles ? Veut-on simplement distinguer la Musique Italienne d'avec la Musique Françoise, parce qu'au beau, commun & nécessaire à toute espece de Musique, l'Italienne joint une espece de goût de terroir, & quelque chose de particulier qui la caractérise. Si cela est j'admets la distinction, elle est raisonnable, & je n'ai rien à dire : mais si ce n'est que cela que nous entendons, pourquoi nous haïr mutuellement ? Pourquoi

permis que le Muſicien ne travaillant-là que pour l'oreille, ne doit rien

---

quoi nous arracher les yeux toute la journée pour une différence ſi légere, pour cette eſpece d'accent, pour quelque choſe enfin qui n'ôte rien au beau eſſentiel, au beau fondamental de la Muſique ? Ne nous querellons donc plus au ſujet des petites différences qui nous ſéparent. J'aimerois autant qu'on ſe querellât ſur la prééminence des blondes ſur les brunes ; & qu'importe de quel pays vienne une Muſique, pourvû qu'elle ſoit bonne. Lulli & Campra nous en ont donné de charmante ; Chariſſimi, Scarlati, Corelli, en ont fait d'admirable : on entend tous les jours en France avec admiration les Ariettes d'Handelle : il n'y a point à douter

rien à la fidélité de l'expreſſion, à laquelle quand il eſt queſtion de mou-

---

douter que les Italiens & les Allemands de bon goût ne ſoient touchés de nos beaux morceaux de Muſique, quand il leur en arrive, comme nous ſommes touchés des leurs. A quel point ne fûmes-nous pas ſaiſis de ces beaux airs de Tartini; que danſerent, il y a quelque tems à l'Opéra, des Pantomimes: on joue tous les jours dans nos Concerts les ſymphonies de Teleman & de Haſſe. Tous Allemands qu'ils ſont, nous avons la bonne foi de les trouver admirables, parce que le beau eſt un, parce qu'il eſt de tous les pays, parce qu'il peut ſe trouver également dans toute ſorte de Muſique, dès qu'elle ne ſera différenciée que par une eſpece d'accent national,

mouvemens, il doit tout ſacrifier s'il veut plaire à des gens raiſonnables. Après

---

nal, qui n'étant pas prononcé trop fortement, loin de bleſſer l'oreille, ne peut que la flater & la réveiller d'une maniere plus agréable.

Voilà des moyens de réunion que je propoſe au Public, & qui le frapperoient s'il étoit raiſonnable. Mais les hommes ne ſont pas faits pour l'être, & il ne faut pas croire qu'ils ne diſputeront que ſur des matieres Philoſophiques. Toute matiere de diſpute eſt bonne pour eux. D'ailleurs, pour convenir entr'eux de quelque choſe, il faudroit qu'ils ſe fiſſent des idées juſtes, & c'eſt bien des idées juſtes que les hommes s'embarraſſent?

Au reſte il y a bien plus de mal à dire des

Après les Ariettes vient ordinairement quelque choſe qui eſt d'un grand

---

des Opéra d'Italie que je n'en ai dit. Les Poëmes en ſont mauvais, mal joüés, ne finiſſent point. Leurs Ariettes que j'ai tant vantées, ne ſont pas toutes belles, avec cela il y en a trop. Ce qu'il y a le plus à loüer ce ſont les Théâtres & les Décorations; mais que ſervent les beaux Théâtres & les belles Décorations, où les Poëmes ſont ſi mal faits?

En général le grand vice des Opéra Italiens eſt de ne travailler que pour les oreilles qu'ils ne flatent pas toûjours: on dit néantmoins qu'ils ſongent quelquefois à imiter & à peindre; mais ce n'eſt preſque jamais les paſſions. Le but de nos Opéra & en général de notre Muſique, eſt le plus beau; on y tra-

grand prix pour nous ; c'eſt la danſe, elle triomphe dans les Ballets ; on

---

veille tant qu'on peut, à exprimer les paſſions, & par-là on nous rend le ſervice de remuer quelquefois les nôtres. Auſſi faut-il avoüer que de toutes les eſpeces de Muſique la nôtre eſt la plus touchante, la plus gracieuſe & la plus pathétique : peut-être, il eſt vrai, en eſt-elle moins ſavante. Mais eſt-ce un ſi grand malheur ? Et ne nous ſuffit-il pas qu'elle ſoit plus agréable ?

Mais voici des nouvelles toutes fraîches que je viens de recevoir de Rome au ſujet de l'état où ſont aujourd'hui les Opéra en Italie ; elles ſont d'un homme de Qualité, homme de beaucoup d'eſprit, & qui plus eſt, fort véritable : *Les Opéra d'Italie*, mande-t-il,

on diroit qu'ils ne ſont faits que pour elle, & réellement nous aimons

---

t'il, reſſemblent plutôt à nos Tragédies qu'à ce que nous appellons proprement Opéra. Nous ririons en France au ſeul titre d'un Opéra qu'on appelleroit Titus, Themiſtocle, &c. Ceux d'Italie ſont preſque tous tirés de l'Hiſtoire, & non comme les nôtres de la Fable : ainſi point ou peu de merveilleux, rarement des machines : mais de très-belles Décorations repréſentant des Palais, des jardins, des Temples ; car je ne ſaurois conſentir à appeller machines, des navires tels qu'on en voit voguer ſur la Mer, des chars réels, & tels qu'il en couroit dans les jeux Olympiques : ſi le Pape n'étoit pas mort dans le tems qu'on joüoit le ſecond Opéra du plus grand Théâtre qu'on appelle le Théâtre

mons tellement aujourd'hui la danſe, que nous faiſons des vœux pour voir

---

d'Aliberti ; j'aurois vû le plus beau Char de Triomphe qu'on eût jamais vû : il devoit être traîné par ſix beaux chevaux du Cardinal Aquaviva, & je n'imagine pas que cela eût produit ſur moi un effet bien agréable : mais qu'on juge par-là de la grandeur de leur Théâtre. Voici ce qu'on me mande dans un autre endroit de la Lettre. *L'air Italien eſt bien moins raiſonnable que le nôtre ; mais en récompenſe leur récitatif en un ſens l'eſt beaucoup plus. Ce n'eſt preſque qu'une déclamation qu'on ne trouve point déſagréable, quand on y eſt accoûtumé. On entend très-diſtinctement les paroles, parce que l'accompagnement n'eſt pas continu, & ne conſiſte que dans un coup d'archet qui ſe fait entendre*

voir finir le plus bel air du monde, dès que nous imaginons qu'il peut être

---

entendre à la fin de chaque membre d'une phraſe ; enſorte que c'eſt moins accompagner que ſuivre. Si cela eſt, comme il n'y a pas moyen d'en douter, je me dédis d'une partie du mal que j'ai dit ci-deſſus du récitatif des Opéra d'Italie. Je dis d'une partie ; car il eſt toûjours vrai que leur récitatif eſt trop long, peu expreſſif, trop uniforme, & tellement fait pour l'ennui, que mon ami m'aſſûre dans ſa Lettre, que les Italiens eux-mêmes ne le ſoûtiendroient pas ſi l'Opéra étoit comme en France un Spectacle de toute l'année. Quant à la ſimplicité de l'accompagnement de leur récitatif, cette ſimplicité me plaît beaucoup ; les paroles s'en entendent plus

être suivi d'un Ballet. Pour moi j'avouerai qu'un air bien fait & agréable,

distinctement, & je ne sais si l'accompagnement de notre récitatif n'est pas quelquefois un peu trop chargé.

Voici un autre endroit de sa Lettre, dont il est à propos de faire part au Public. *Les Opéra Italiens*, dit-il, *n'ont que trois Actes, & chacun de ces Actes est fort long. Entre le premier & le second est un intervalle de danses presque toûjours bouffonnes, & dont, ce qu'on aura peine à croire, les Airs sont mauvais, & ordinairement assez mal joüés. Quelquefois aussi l'Intermede est une petite Farce en deux Actes, & entre deux ou trois Personnages : la Farce est en Musique, & il arrive quelquefois à la Musique de ces petites Farces, d'être fort jolie ; aussi est-ce-là*

agréable, me touche davantage qu'une entrée de Ballet. Il n'y a guere là de plaisir que pour mes yeux. J'estime plus celui qu'on donne à mon cœur & à mon oreille. D'ailleurs il y a dans nos Ballets une certaine uniformité qui me lasse & qui m'ennuie. Nos Danses sont

---

là que brillent de tout leur éclat ces Italiens appellés leurs Bouffons, & il faut avoüer qu'ils en ont quelquefois de fort plaisants. En voilà assez pour que le Public puisse faire une espece de parallele entre les Opéra d'Italie & les nôtres : mais je suis bien trompé s'il ne trouve pas les nôtres plus raisonnables, du moins est-on fondé à les croire plus agréables.

ſont préſque toutes deſſinées les unes comme les autres. Nulle variété, nul eſprit ; ſeroit-il donc ſi difficile d'y mettre plus de feu, plus d'invention ? Je ne dis pas que nos Danſeurs devinſſent tout-à-fait Pantomimes, ce ſeroit trop : mais y auroit-il du mal qu'ils le fuſſent un peu ? Qui les empêche de mettre de la nobleſſe dans leurs airs de têtes, de l'expreſſion dans leurs mouvemens ? De varier leurs attitudes, & de n'être plus enfin comme des Danſeurs de carton, qu'on fait remuer par machines ? Vous direz peut-être que ſi ces grands Ballets me déplaiſent, en récompenſe je trouverai abondamment dans les pas de deux, tout

ce

ce que je demande. Mais vous moquez-vous de croire que je prendrai du libertinage pour de la volupté ? Que vous me ferez paſſer des poſtures indécentes pour des graces? Quelles graces! Monſieur, je vous prie de ne m'en point parler, ou pour me venger, je vous dirai où l'on en trouve de pareilles.

Voilà donc à-peu-près tout ce qui conſtitue le Ballet : une petite intrigue, peu de récitatif, des Ariettes, beaucoup de danſes. Que ſi pour mieux fixer vos idées, vous m'en demandez un modele, prenez l'*Europe galante*, prenez *les Elémens*, *l'Empire de l'Amour*, *les Fêtes Grecques*, *les Venitiennes* : vous y trouverez des idées galantes, des

des chants gracieux, & ce que j'aime beaucoup, des paroles agréables ſans ceſſer pour cela d'être ſimples & naturelles. Vous y trouverez encore la peinture de nos mœurs : elles ſont, à la vérité, aſſez vilaines ; mais ce ſont les nôtres, & en voilà de reſte pour nous intéreſſer. Il eſt encore un Ballet dont il faut que je vous parle : ce ſont les Fêtes de Thalie, la Muſique en eſt vive, gracieuſe & légere : les paroles y ſont médiocrement bonnes ; mais elles ſont lyriques : le comique y eſt agréable & de nature à bien aller avec la Muſique, car le comique tourné d'une certaine façon, n'y va quelquefois pas mal. Hé ! pourquoi n'y

droit-il pas ? Dès que le récitatif, quand il eſt bienfait, eſt une vraie déclamation : on a droit, ce me ſemble, de le mettre ſur des paroles comiques ; il ne s'agit alors que de le bien mettre. Enfin, Monſieur, c'eſt un ſpectacle fort agréable pour nous que le Ballet. Rien n'eſt plus fait pour notre légéreté, rien ne s'accommode mieux à notre caractere, & entre nous, de la maniere dont nous ſommes aujourd'hui montés, le ſérieux & le pathétique de l'Opéra nous va beaucoup moins bien que le Ballet; non que je craigne que nous nous dégoûtions jamais pleinement de l'Opéra : j'ai de bons garans de la durée de notre goût pour lui, & ſi

vous

vous êtes curieux de les ſavoir, les voici. C'eſt que dans les autres Spectacles j'en excepte le Ballet, qui, à quelque choſe près, eſt l'Opéra même; c'eſt que, dis-je, dans les autres Spectacles, la premiere impreſſion une fois reçue, il n'y a plus guere que de l'ennui à attendre: le plaiſir vient là de la ſurpriſe, & s'en va avec elle pour ne plus revenir, du moins s'il revient, revient-il bien affoibli. Il n'en eſt pas ainſi de l'Opéra; ce n'eſt pas de la ſurpriſe que vient le fort du plaiſir, il vient du concours charmant des parties qui le conſtituent, il vient des ſons touchans répandus dans ſa totalité; & je crois avoir remarqué que la

familiarité que l'on contractoit avec les ſons touchans, loin de leur nuire, ne contribuoit pas peu à les embellir, & ſervoit à les faire paroître encore plus aimables. Un autre avantage de l'Opéra, c'eſt que les autres Spectacles exigent un petit travail, font eſſuyer une petite fatigue qu'on n'eſſuie point à l'Opera. L'eſprit n'y eſt point tendu; peut être la premiere fois qu'on y va, s'attache-t-on un peu à l'ordre, à l'économie, à la diſtribution des événemens: peut-être en conſidere-t-on un peu l'enſemble: mais cela une fois fait l'enſemble n'eſt plus compté; on écoute un morceau de chant, on regarde une fête, quelquefois on ne fait ni l'un ni l'autre. Ce ſont

des

des repos, des relâches continuels; & si ces relâches ne valent pas la continuité du plaisir, convenez au moins qu'ils valent bien ce qu'on nous donne si fréquemment aux autres Spectacles, je veux dire la fatigue de l'attendre, & ce qui est bien plus cruel, le dépit d'avoir long-tems attendu pour ne rien avoir.

Vous me vantez éternellement la Tragédie & la Comédie: je souscrirai volontiers à tous les éloges que vous voudrez leur donner: mais, dites-moi, les Ridicules qu'on vous peint à la Comédie ne vous lassent-ils point? Quoique nous aimions bien à en changer, ce sont presque toûjours les mêmes:

mêmes : on n'en fera pas de nouveaux pour vous réjoüir. A l'égard de la Tragédie, que vous y donne-t-on de ſi merveilleux ? Des paſſions pouſſées juſqu'à la fureur ; mais ces paſſions ſont triſtes, ſouvent noires, & rarement à l'uniſſon des nôtres. Je vous le dis, Monſieur, il n'y a qu'à l'Opéra qu'on vous donnera pleinement ce qu'il vous faut ; il y a chez lui quelque choſe de délicieux que vous ne trouverez point partout ailleurs, un plaiſir qui ne traîne après lui, ni dégoût ni laſſitude : un charme pour lequel les ames ſenſibles quitteroient tous les biens du monde. Que ſi vous répondez que vous êtes trop homme

de

de bien pour vous adonner à l'Opéra, je me mettrai à rire, & vous assûrerai, que quoiqu'on ait pû vous dire, l'Opéra purge les mœurs, & les purge tout aussi-bien, que les genres de Poësies qu'on regarde comme les plus moraux. Eh quoi! Renaud, dans Armide, après avoir rougi de sa foiblesse, ne court-t-il pas aux armes? Roland ne fait-il pas précisément la même chose? Y a-t-il, à votre avis un plus bel exemple de l'amour conjugal que l'exemple d'Alceste? Et je demande si quelque chose est plus capable de guérir de l'ambition que le triste sort de Phaëton? Je sais bien, & je ne prétends pas le dissimuler; qu'il

y a quelque chose à redire à l'Opéra, que les préceptes qu'on y donne sont un peu gaillards : mais les donne-t-on meilleurs à la Comédie ? Est-on plus moral dans nos Tragédies ? L'est-on plus dans nos Romans ? Quant à ce surcroît de danger qu'on prétend que met la Musique aux Poëmes de nos Opéra, moquons-nous de Despréaux*, &

* *SATYRE dixieme.*

L'Epouse que tu prens sans tache en sa conduite,
Aux Vertus m'a-t-on dit, dans Port-Royal instruite,
Aux lois de son devoir regle tous ses desirs.
Mais qui peut t'assûrer, qu'invincible aux plaisirs,
Chez toi dans une vie ouverte à la licence,
Elle conservera sa premiere innocence ?

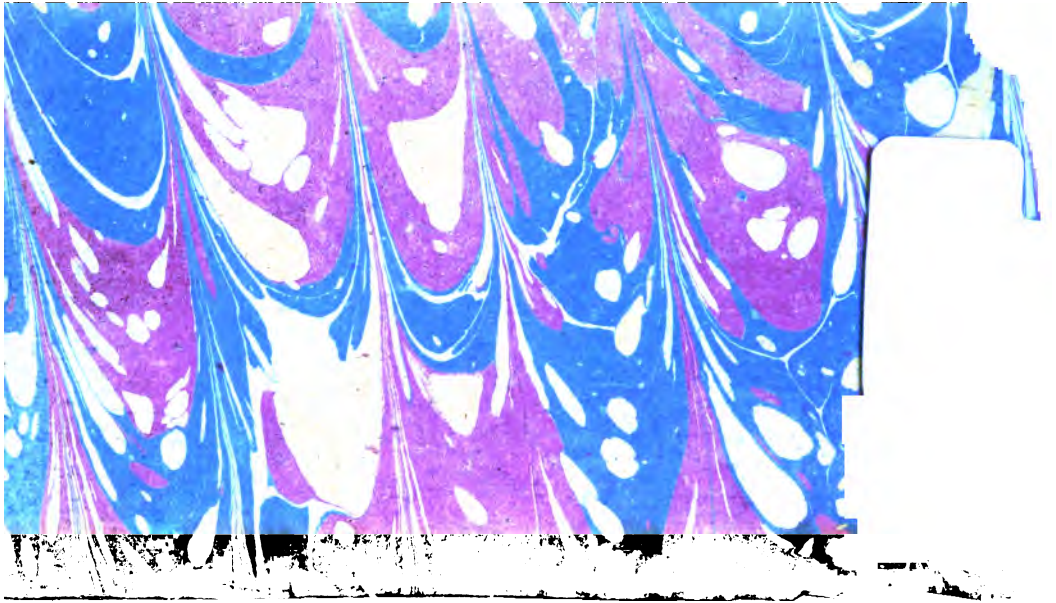
Par

& laiſſons-le dire : ce n'eſt pas la Muſique qui nous gâte ; nous ſerions meilleurs que nous ne ſommes, ſi nous étions bien ſenſibles à ſes charmes : par elle ſe nourrit & s'entretient la ſenſibilité : par elle nous devenons humains, compâtiſſans,

---

Par toi-même bien-tôt conduite à l'Opéra,
De quel air penſes-tu que ta Sainte verra
D'un Spectacle enchanteur la pompe harmonieuſe;
Ces Danſes, ces Héros à voix luxurieuſe?
Entendra-t-elle ces diſcours ſur l'Amour ſoûs roulans?
Ces doucereux Renauds, ces inſenſés Rolands?
Saura d'eux qu'à l'Amour comme au ſeul Dieu ſuprême,
On doit immoler tout, juſqu'à la vertu même?
Qu'on ne ſauroit trop-tôt ſe laiſſer enflammer?
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer?
Et tous ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli rechauffa des ſons de ſa Muſique.

pâtissans, charitables; peut-être, (& c'est apparemment cela dont on l'accuse) nous rend-elle quelquefois un peu trop tendres. Mais depuis quand l'Amour délicat est-il un si grand crime? Croyez-moi, Monsieur, on a beau nous crier, que nous sommes des substances raisonnables, nous serons toujours des hommes. Ce n'est pas que je trouve mauvais qu'on tâche de nous persuader que nous avons plus de raison, que réellement nous n'en avons. Il n'y a certainement pas de mal à cela; mais est-il sage d'exiger de nous ce qu'on exigeroit des Anges? On doit nous regarder comme des malades à la foiblesse desquels il est nécessaire

de se prêter. Il seroit sans doute bien mieux à nous de ne point aller à l'Opéra, & comme chrétien, j'en conseille le sacrifice ; mais beaucoup de gens qui y vont auroient encore pis à faire ; ils ne le font pas. Voilà donc une obligation réelle qu'on a à la Musique ; & sur ce pié-là, où est le besoin de tant déclamer contre l'Opéra ?

Fin du cinquieme Tome.